

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Continuous pagination.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L' E C H O

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 15 Mars 1859.

No. 6.

SOMMAIRE :—Plaidoyer sur la prééminence des quatre Arts Libéraux, Eloquence, Poésie, Musique, Peinture; discours sur les deux premiers sujets par M. Geo. Desbarats et E. L. de Bellefeuille.—Élégie sur la mort de F. X. Milton, élève du Collège de Montréal, par le Rév. P. P. Denis, prêtre de St. Sulpice, Directeur du même Collège.—Discours sur l'Eloquence dans les Beaux-Arts, par M. Adélar Joseph Boucher.—La Maman de huit ans, par Mme la Comtesse de Colmar, (Suite).—Lettres à ma Nièce, sur l'emploi du temps, par Mme la Comtesse de Bassanville.

AVIS IMPORTANT.

Les souscripteurs de l'*Echo* sont priés de faire parvenir le prix de leur abonnement à M. Thibaudéan, au Cabinet de lecture Paroissial, ou à MM. Duvernay, Frères, qui tous sont autorisés à en donner quittance.

Les Editeurs prient les Messieurs des Postes, qui ont entre leurs mains des numéros de l'*Echo du Cabinet*, non réclamés ou refusés, de les renvoyer à Montréal sans délai.

PLAIDOYER

SUR LA PRÉÉMINENCE DES QUATRE ARTS LIBÉRAUX,
l'Eloquence, la Poésie, la Musique et la Peinture.

Tel est le sujet que se sont donné à débattre les Messieurs du CERCLE LITTÉRAIRE dans la séance de mardi, 15 Février dernier.

LES QUATRE ORATEURS ÉTAIENT :

Mr. Geo. Desbarats, pour l'Eloquence,
Mr. E. L. de Bellefeuille pour la Poésie,
Mr. G. F. d'Eschambault, pour la Musique,
Mr. S. Rivard, pour la Peinture.

Nous nous empressons d'en publier aujourd'hui les deux premières parties, réservant les deux autres pour le prochain numéro.

Discours de M. Desbarats, sur l'Eloquence.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Si je ne considérais que les talents brillants et bien connus des Orateurs, qui doivent prendre la parole après moi, et qui vont déployer, sans doute, toute leur habileté dans la défense de leurs arts favoris, j'aurais raison de douter du succès de ma cause, et je craindrais de perdre les suffrages de l'assemblée sa-

vante, aimable et distinguée, à laquelle j'ai l'honneur de m'adresser. Mais une autre pensée vient ranimer mon courage; car je suis certain que la vérité, quelque revêtue d'atours peu somptueux, ne saurait dans votre estimation, être éclipsée, par le sophisme ou l'erreur, fussent-ils recouverts et dissimulés par des nuages ou des fleurs. C'est pourquoi je commencerai mon exposé avec confiance.

Sachons bien d'abord l'état de la question. Elle est conçue en ces termes : *Lequel est préférable des Arts Libéraux : l'Eloquence, la Poésie, la Musique ou la Peinture ?*

Le sort ordinairement aveugle, semble avoir eu des yeux cette fois, en me confiant la défense du premier nommé de ces quatre arts, l'Eloquence : celle-ci ayant le moins besoin d'être défendue, et, par cela même, exigeant moins de savoir et de capacité dans son Avocat. Les quelques arguments que je vous prie d'écouter avec bienveillance, ne sont que la moindre partie de ce qu'on pourrait apporter à l'appui de ce sujet : cependant, je crois qu'ils suffiront pour convaincre ceux de mes auditeurs, qui pourraient être dans le doute.

Les premières raisons qui militent en faveur de l'Eloquence, se tirent de la nature même de cet Art divin.

L'Eloquence, rigoureusement définie, est l'Art de persuader par la parole. Quelles nobles attributions sont contenues dans cette courte définition ! L'art de persuader !—de persuader les hommes ;—le secret de leur communiquer sa propre pensée, et de la leur faire adopter ; le pouvoir de faire rejeter comme mensonge, ce que les hommes jadis croyaient être vérité ! le levier qui soulève les multitudes, à la parole d'un seul homme ! l'art étonnant d'exciter ou d'apaiser, à son gré, la colère des peuples ; le souffle magique qui inspire la chaleur d'une seule âme dans celles des milliers d'hommes ! l'art de protéger le malheur, de venger l'innocence, de flétrir le crime ; de consoler l'affliction ; l'art de sauvegarder les sociétés, de régénérer les peuples, d'encourager le progrès de l'intelligence humaine ; l'art d'enseigner la vérité, de faire aimer la vertu, d'éclairer et de sauver les nations assises à l'ombre de la mort.

L'art de persuader—par la parole ; la parole vivante, enflammée, vigoureuse, sortant de la bouche de l'orateur comme un glaive à deux tranchants qui peut soumettre l'univers ! C'est le moyen que Dieu lui-même a employé lorsqu'il a voulu confier à un homme le soin d'une grande entreprise. En un mot, c'est le plus noble des attributs de l'homme ; celui de persuader ses semblables, que dis-je, de persuader Dieu lui-même ; la prière, n'est-ce pas l'éloquence sacrée du cœur qui s'adresse à Dieu ; et Dieu ne s'est-il pas toujours

laissé fléchir, persuader, par la prière de ses serviteurs ? Qu'y a-t-il de plus grand que ce pouvoir, de plus poétique que ce charme qui fléchit l'Éternel ? Et quand la poésie est-elle plus admirable que lorsqu'elle emprunte à l'Eloquence son ardeur sérieuse, sa mâle vigueur, et surtout son efficacité persuasive ? Alors, ce n'est plus simplement de la poésie, c'est de l'Eloquence cadencée.

Et la Parole, quel beau canal de communication ! Quelle Musique égale à celle de la voix humaine ; quelle mélodie plus vibrante que les accents sortis d'un cœur, enflammé de l'amour de ses semblables, de sa Patrie, de son Dieu ! Le marbre ou la toile pourront-ils jamais, au même degré, faire parler l'infortuné ; pourront-ils persuader, pourront-ils convertir ? ne sont-ils pas simplement la mémoire matérielle des siècles passés, plutôt qu'un agent dans les événements du présent, ou dans les destinées de l'avenir ? La portée de l'Eloquence, au contraire, est surtout dans le présent et l'avenir ; et son influence est la plus étendue, la plus bienfaisante qui se puisse exercer ; car, par son essence, elle est liée à la véritable Sagesse, qui est la source de tout bien. " L'étude de la morale, et celle de l'Eloquence, dit le Chancelier d'Aguesseau, sont nées en même temps, et leur union est aussi ancienne dans le monde que celle de la pensée et de la parole." Plus loin, il dit que Démosthène n'a été si grand orateur, que parcequ'il a puisé ses inspirations au sein de la Sagesse ; et qu'il a fallu un Platon pour former un Démosthène. C'est qu'en effet, la véritable Eloquence est inséparable de la Sagesse et de la droiture ; et si l'Orateur n'est pas homme de bien, il s'efforce au moins de le paraître. Cela se voit toujours ; les hommes les plus méchants, quand ils ont voulu entraîner les masses, ont été forcés de contrefaire les hommes de bien et de s'inspirer de quelque beau sentiment, qui a paru à la multitude être leur principal mobile. C'est alors qu'on a entendu prononcer ces mots si vagues de Liberté, Progrès, Lumières d'un côté ; et de l'autre, ceux de Tyrannie, Ignorance, Corruption. Mais c'est une rare exception, qu'un homme pervers vraiment éloquent ; car le cœur pervers ne peut produire que des exhalaisons fétides ; et même, dans le seul domaine de la pensée, l'esprit gâté et obscurci ne peut manquer de se ressentir des désordres du cœur. D'ailleurs quelle confiance les auditeurs peuvent-ils placer dans un méchant connu pour tel ? On ne l'écoute qu'avec méfiance, car on soupçonne que ses meilleurs arguments ne sont que des sophismes. Aussi l'Orateur était-il défini par les anciens : *l'homme de bien qui possède l'art de la parole : Vir bonus dicendi peritus.* (Quintilien.)

Cette définition contient toute l'influence de l'Eloquence sur celui qui aspire à la posséder ; et vous avez vu après l'explication de ces paroles, que ni l'influence de la Musique sur le Musicien, ni celle de la Poésie sur le Poète, ni celle de la Peinture sur l'Artiste, ne peut être comparée, à celle de l'Eloquence sur l'Orateur. Cette influence s'étend à ses facultés intellectuelles, à ses qualités morales, et même à son extérieur.

D'abord, l'Orateur est obligé de cultiver sa raison, de s'habituer à distinguer le vrai du faux, à découvrir l'erreur et le sophisme, à exposer clairement la vérité. S'il ne fait tout cela, il n'aura ni justesse, ni solidité, ni clarté, qualités essentielles dans un discours. Vous voyez par-là, de suite, l'effet de l'Eloquence sur la raison. Le Poète, avec ses aimables fictions, et son gracieux langage, ne s'en sou-

cie pas autant. " C'est dans un monde idéal, dit Barthelemy, que les poètes cueillent leurs vers, dans les jardins des Muses ; que les ruisseau paisibles roulent, en leur faveur, des flois de lait et de miel ; qu'Apollon descend des cieux pour leur remettre sa lyre ; qu'un souffle divin, éteignant tout à coup leur raison, s'il vous plaît, que la Poésie est l'éteignoir de la raison,) les jette dans les convulsions du délire et les force à parler le langage des Dieux, dont ils ne sont plus que les organes." Minerve évidemment n'est pas au nombre de ces dieux ; d'ailleurs, vous connaissez le proverbe : — *Pour être bon Poète, il faut être un peu fou.*

L'on sait aussi très bien, que les Musiciens, et les Peintres n'invoquent guère la raison dans leurs compositions, parfois passablement extravagantes. La demeure de ces Artistes est surtout dans les régions de l'imagination, et cette brillante faculté, chez eux, est parfois cultivée jusqu'à l'excès. Dans l'Orateur, elle est loin d'être négligée, mais jamais elle n'a chez lui, la permission d'extravaguer. Elle lui est nécessaire, sans doute, mais seulement pour donner du coloris au langage, et captiver l'attention des auditeurs par des images et des figures qui relèvent l'aridité des arguments et des exposés de pure raison.

Mais il ne suffit pas à l'Orateur de pouvoir démontrer ses principes par la raison, et revêtir ses idées d'une forme sensible, à l'aide de l'imagination ; il doit confirmer et expliquer les unes et les autres par l'autorité des sages, et par l'expérience des faits. Par conséquent, il doit encore cultiver sa mémoire, et l'enrichir de tous les trésors de la science. Le Poète fait peu de cas des faits de l'histoire, et des maximes des sages. Le Musicien, le Peintre, doivent amasser dans leur mémoire, les variétés et les combinaisons de formes et de sons ; mais un plus grand savoir chez eux ne serait que très accessoire, dans l'exercice de leurs arts : tandis que la science, dans toute son étendue, est requise pour le perfectionnement de l'Eloquence. Les principes de la philosophie, et les faits de l'histoire ; les modulations de la musique et les spectacles de la nature, viennent tous en aide à l'Orateur, et lui sont même nécessaires pour donner de la force et de l'intérêt à ses discours.

Si l'Eloquence demande que l'Orateur mette en action toutes les facultés de son intelligence, et que chaque faculté soit portée au degré le plus éminent, elle n'a pas un effet moins prononcé et moins salutaire, sur son cœur. Car, s'il faut, pour être *vir Bonus*, que l'Orateur connaisse le bien, il faut aussi, et surtout, qu'il le veuille. Et la volonté de l'Orateur doit nécessairement tendre vers ce bien, au moins dans ses discours, comme nous l'avons fait remarquer, il n'y a que quelques instants.

La première qualité morale que l'Eloquence requiert dans l'Orateur, est la *bienveillance* envers son auditoire. Car comment un auditoire écouterait-il patiemment un homme dont la bienveillance lui est suspecte ? Cette bienveillance qui a pour objet l'intérêt du prochain, amène à sa suite, l'oubli de soi-même et par conséquent, l'indépendance ; car, si l'Orateur ne veut que le bien, soit de son auditoire, soit de la Patrie, soit des malheureux, et surtout, s'il ne veut que la gloire de son Dieu, rien ne saurait le détourner de son chemin ; c'est en vain que l'ambition, l'intérêt lui tendront des appas séduisants. Son âme bouillonne d'une autre ardeur, que de la soif de l'or, ou des honneurs. Son indépendance est un des plus beaux mobiles de son éloquence ; c'est elle qui lui inspire le dévouement, la cons-

tance, et la force ; la force qui ne se laisse pas intimider par les opinions, les préjugés, les passions ; la force, qui même ne se soucie ni des applaudissements, ni des sifflements, ni du silence de son auditoire ; la force, qui a fait que quelques-uns des plus beaux triomphes oratoires ont été l'arrêt de mort de leurs auteurs.

La *Bienveillance*, l'*Indépendance* et la *Force* sont requises dans toute espèce d'Eloquence : mais si l'on jette un coup d'œil sur les divers genres d'Eloquence, de nouveaux sentiments aussi nobles que ceux-ci, se trouvent être indispensables. Quel profond sentiment de commisération pour le malheur, d'aversion pour le crime, quelle soif de la justice, doit remplir le cœur du défenseur de l'innocent, de l'avocat de l'infortuné, du dénonciateur de l'injustice ! Quel ardent patriotisme doit enflammer l'Orateur politique ! mais surtout, quel amour de Dieu, quelle ambition céleste, quel désir de sauver les âmes doivent inspirer le dispensateur de la parole divine !

Comparons-nous ces qualités avec celles requises dans la composition des *Poètes*, des *Musiciens*, des *Peintres* ? Je sais très-bien que parmi eux se trouvent de brillantes exceptions, et nous en connaissons que la bonté du cœur et la force de l'esprit rendent aussi aimables qu'utiles dans la société. Mais, il n'en est pas moins vrai que l'essence de leurs arts respectifs, ne demande pas les mêmes qualités, ni au même degré, que le nécessite l'Eloquence. Pensez-vous qu'il soit nécessaire, pour réussir dans la poésie, d'être d'une indépendance d'âme absolue ? Est-il indispensable pour être bon Musicien, d'avoir un cœur rempli de bienveillance pour les autres, et d'oubli de soi-même ? Tel, très-grand artiste, voyage toujours accompagné de deux pianos d'une *Factorerie* américaine. Il dédaigne tout autre instrument ; mais quand il se met au clavier de ses pianos favoris, son âme toute entière paraît y passer, et s'épanouir dans la production de mélodies à ravir les anges.

Il a de très-bonnes raisons pour les préférer. Mais encore ?—

Hé bien ! Le secret de cette prédilection, le voici : C'est que ce très-grand Musicien reçoit à cet effet une pension annuelle !

Un peintre n'a pas besoin d'une grande force d'âme pour se renfermer dans son atelier, et composer un festin des Dieux, un bouquet de fleurs ou un paysage merveilleux, qui doit transmettre son nom à la postérité.

Vous le voyez, plusieurs qualités et facultés intérieures peuvent être laissées à l'état de nature, chez ces différents artistes, sans préjudice à leurs arts. On peut en dire autant de leur extérieur. Vous vous souvenez de ce tableau charmant qu'Horace nous fait du sectateur des Muses. Le plus grand nombre des Poètes, dit-il, affecte de ne pas s'apercevoir de la longueur démesurée de ses ongles ou de sa barbe :

*Bona pars non unguis ponere curat,
Non barbam.....*

Il nous les montre errants dans les lieux solitaires, l'air égaré, les cheveux en désordre ; ils vont jusqu'à être hydrophobes :

..... *Secreta petit loca, balnea vitat.*

Car, dit-il, ils se croient déjà au faite de la renommée, et au sommet de l'Hélicon, s'ils n'ont jamais soumis à l'opération d'un barbier leur tête, dont la folie ne saurait être guérie par l'hellébore de plusieurs fies entières.

*Nanciscetur enim pretium nomenque Poeta
Si, tribus Anticyris caput insanabile, numquam
Tonsori Licino commiserit.....*

Et cependant, le respect que nous devons et aux autres, et à nous-mêmes, demande une certaine convenance extérieure, une certaine bienséance de maintien ; et la personne d'un homme bien élevé, ne doit jamais blesser la délicatesse, et le bon goût, ni par le désordre, ni par la surabondance de parure. L'Eloquence développe singulièrement l'amour de cet extérieur, à la fois convenable et modeste ; car l'Orateur doit se souvenir que l'auditoire ne prêterait qu'une demi-attention à ses paroles, s'il est repoussé par un extérieur sordide, qui témoigne un souverain mépris pour les égards dus au public ; ou de l'autre côté, si ses yeux sont constamment attirés par une profusion d'ornements qui fait preuve d'une légèreté indigne de l'Orateur. Ainsi, il est obligé de se tenir au juste milieu.

Il en est de même pour cet autre extérieur, qui ne dépend pas du vêtement, mais de l'âme elle-même. Je parle de ce *decorum* si nécessaire à l'Orateur. Mettez à la Tribune, un homme fier et arrogant ; vous l'écoutez avec méfiance, avec aversion. Placez-y un homme timide et tremblant, vous le plaignez, vous le méprisez. Mais, lorsqu'un Orateur se lève, animé de cette noble disposition qui provient à la fois et du sentiment de sa propre dignité, et de cette vertu chrétienne qu'on appelle *Modestie*, vous êtes prêts à l'écouter avec bienveillance. Alors, son geste sera naturel, gracieux, plein de dignité : son accent, sa voix même seront sous l'influence de ce sentiment, qui le couvre comme d'un manteau royal. Il ne s'adressera pas à son auditoire avec une voix brusque, hautaine, tonnante ; il ne balbutiera pas non plus, comme un enfant : Sa voix, comme son âme, sera calme d'abord, mais elle prendra bientôt de l'énergie ; elle se gonflera avec le soulèvement du cœur qui l'anime. L'Eloquence exige que la voix soit claire, sonore, souple et harmonieuse, et celui-là n'est pas Orateur *parfait* qui ne réunit pas ces qualités dans sa voix. Car, elles sont nécessaires pour se bien faire entendre, pour moduler les accents et les faire correspondre aux sentiments exprimés ; enfin pour plaire à l'oreille, et par là, parvenir au cœur.

Nihil potest intrare in affectum, quod in aure vult quodam vestibulo, statim offendit, dit Quintilien.

Le grand Orateur Athénien comprenait bien cela, lorsque se promenant sur le rivage de la mer, il récitait ses discours à haute voix, la bouche embarrassée de petits cailloux, et la mer couvrant de son tumulte les échos de sa voix. Il voulait acquérir par le travail, ce que la nature lui avait refusé, et que cependant, son art réclamait absolument.

Voilà, bien en abrégé, les qualités que l'Eloquence demande de l'Orateur, et dont l'acquisition est le résultat de l'exercice de cet art. Ce n'est pas à dire que tous ceux qui se disent orateurs, possèdent ces qualités au suprême degré. Mais celui qui peut dire avec vérité, qu'il les possède en quelque manière que ce soit, est déjà bien au-dessus de la plupart des hommes.

Pour résumer : la Poésie, la Musique, la Peinture, demandent chez le Poète, le Musicien, l'Artiste, quelque faculté mieux cultivée que les autres : c'est l'imagination, c'est la délicatesse des organes auditifs, c'est la perception de la convenance des couleurs et des formes : c'est, je ne sais quelle autre qualité particulière, qui doit être surabondante ; c'est une *bossé* si vous voulez, qui doit être développée presque à l'é-

nommité. Enfin, le dirai-je ! Il faut que ces gens soient dans l'ordre intellectuel, des espèces de monstres, des êtres dont les facultés exubérantes sont mises en plus grand relief, par la diminution ou la suppression des autres. Mais l'éloquence demande l'homme tout entier, avec toutes ses facultés, intellectuelles, morales et extérieures ; elle exige que chacune de ces facultés soit cultivée jusqu'à maturité, et que les unes soient contrebalancées par les autres. En un mot, l'Orateur, c'est l'homme par excellence, c'est l'homme parfait.

Je viens de vous exposer les effets de l'éloquence sur celui qui l'exerce, il me reste maintenant à vous parler, de son influence sur le monde entier ; et c'est sur cette influence que je m'appuie pour affirmer que l'éloquence l'emporte sur tous les arts. Dans cette seconde partie, nous allons jeter un coup d'œil rapide sur les effets que produit chacune des trois grandes divisions de l'éloquence. L'éloquence du Barreau, l'éloquence de la Tribune, l'éloquence de la Chaire.

L'éloquence du Barreau ! Quel tableau se déroule devant l'imagination ! une Cour de Justice : des Juges inexorables, douze hommes désintéressés et intègres, sur la parole desquels sont balancés l'honneur et la vie d'un autre homme ! Cet homme, pâle, défiguré par les privations et les misères d'un cachot malsain : un auditoire, qui d'avance a condamné ce malheureux : le Procureur du Roi, chargé d'accuser le prisonnier, de le convaincre de crime. Il élève la voix, pour dérouler le fil d'un témoignage, qui paraît devoir inévitablement faire condamner l'infortuné qui en est l'objet. Déjà, les fronts s'assombrissent, les yeux distendus d'horreur se tournent tantôt vers l'accusé, tantôt vers l'échafaud qui s'élève non loin de l'enceinte. Tous les cœurs sont glacés ! Qui osera se lever pour la défense de ce malheureux ? Sa cause est-elle donc abandonnée ? Non ! un homme s'est présenté ; sa figure est un contraste à celles de l'assemblée ; elle n'est point obscurcie par le nuage du trouble ; la connaissance et l'amour de la vérité, la confiance du succès, la font rayonner. A peine a-t-il parlé, que tous les cœurs inclinent vers lui ; et maille par maille, on voit tomber la chaîne qui paraissait lier son client à l'échafaud. Un complot pour écraser l'innocence est dévoilé aux yeux de tous. Les esprits sont délivrés des ténèbres qui leur faisaient voir un coupable dans le prisonnier : son innocence est prouvée. Ce n'est pas assez : il s'agit de connaître le véritable criminel ; l'Orateur le dénonce et prouve son assertion : l'indignation s'empare des âmes ; l'auditoire est prêt à déchirer le misérable qui aurait enlevé à la Patrie un citoyen vertueux ; à sa famille, un père, un époux, un fils qui en est le seul soutien. La tâche de l'Orateur est accomplie ; l'innocence de l'accusé est hautement proclamée, son épouse, ses enfants l'embrassent avec larmes. L'éloquence a triomphé !

Ce même homme, cet Orateur, ce Légiste, est aussi celui qui protège et défend les droits de la veuve ; c'est le père de l'orphelin ; c'est celui dont l'éloquence fait la terreur de l'injustice et de la fraude. Et lorsque les neiges des années se sont reposées sur sa tête ; c'est un Magistrat savant et vertueux, qui répartit la justice sans distinction de grands et de petits, de riches et de pauvres. Chacun de ses arrêts devient un enseignement qui pénétre les âmes de ceux qui ont le bonheur de l'écouter. Enfin, c'est lui, qui, par l'exercice de son art divin veille à l'exécution des

lois ; et par là même est la sauvegarde de la société, du bonheur et de la paix de ses citoyens.

Tandis que l'Orateur du Barreau s'occupe de pourvoir à l'observation de la Justice et des Lois, l'Orateur Politique travaille à la confection des Lois elles-mêmes, au bonheur du peuple, à la gloire et à la prospérité de la Patrie. Quelle noble mission ! et qu'il est digne du respect et de l'admiration de ses concitoyens, celui qui se livre à des travaux pénibles ; pour l'amour de son pays !

Je ne parle pas de ces âmes viles, basses, vénales, qui se courbent devant le pouvoir, non pas avec la digne soumission du sujet, mais avec la bassesse de l'adulateur et de l'esclave. Je ne parle pas de ces gens qui briguent les faveurs et les charges, qui trahissent les intérêts de la Patrie, et les sacrifient à ceux d'une ville, d'une famille et aux leurs avant tout. Le clinquant de l'or a pour eux des charmes irrésistibles ; ce ne sont pas là des Orateurs ; le cœur leur manque, et comme vous savez : *Pectus est quod disertos facit* : je ne parle donc pas d'eux. Je parle des hommes dans la poitrine desquels brûle le feu du Patriotisme ; de ceux chez qui l'amour de la Patrie l'emporte sur toutes les considérations minimes et sordides, qui troublent l'âme des mercenaires ; je parle de ces hommes qui ont de la conscience ; qui, sans hésiter, sont disposés à sacrifier leurs plus chers intérêts à l'intérêt du pays. Le Canada en a compté de ces hommes, qui n'ont pas craint de se prononcer ; qui ont préféré se déclarer pour la vérité, en perdant leurs positions, plutôt que de garder leurs revenus et trahir la patrie. Ne craignons pas que leur dévouement manque d'imitateurs ; des esprits solides, des cœurs nobles, indépendants se sont montrés parmi notre jeunesse Canadienne ; déjà ils ont fait rayonner au dehors la chaleur dont ils sont les foyers, que ne peut-on pas espérer d'eux un jour ? et si cette génération se multiplie parmi nous, que notre Patrie sera un jour belle et grande ! Comme elle saura se faire respecter des autres nations !

Oh ! que l'Orateur politique a un beau champ devant lui dans le Canada ! Quelle influence ne peut-il pas avoir sur l'avenir du pays ! car ce n'est pas seulement dans les Assemblées Législatives qu'il se fait entendre ; il a souvent à haranguer la foule, et sa voix a toujours une grande puissance sur le peuple. Mettez là, au lieu de ces hommes qui ne font retentir à nos oreilles que ces mots de *corruption, brigandage, mensonges* ; qui descendent les uns à l'égard des autres jusqu'aux plus injurieuses personnalités, et que le peuple finit par ne croire ni les uns ni les autres, (ou plutôt par croire et les uns et les autres,) mettez devant ce peuple un Orateur véritable ; quelle régénération s'opérera dans ce peuple ! car il a du cœur, et il se laisse facilement persuader, quand c'est le bien qu'on lui propose. Oui, l'influence de la véritable Eloquence politique, sur les peuples suffirait à elle seule, pour faire emporter la palme à l'éloquence, sur la Musique, la Poésie et les autres Arts, dont l'exercice est si loin de produire les effets que nous venons d'énumérer.

Mais je veux ne compter pour rien, tout ce que j'ai dit jusqu'à présent ; et cependant l'éloquence réclamera la victoire ! je n'ai pas parlé de l'éloquence Sacrée. Et si l'on doit juger entre plusieurs arts, par l'excellence des bienfaits dont ils sont la source, comment refuser la palme à celui dont le but même est de montrer aux hommes le chemin de la vie éternelle, de leur faire connaître et aimer Celui qui est l'Auteur et

la fin de leur être ; un art dont la mission a toujours été d'adoucir les mœurs, de régénérer les peuples, et de faire luire la lumière céleste sur les nations assises à l'ombre de la mort ? Il faudrait un discours entier pour relever la plus petite partie de ce que l'on peut dire à ce sujet. Aussi devrai-je me contenter de vous présenter, en peu de mots, quelques-uns des principaux fruits de l'Eloquence sacrée.

Vous connaissez, car vous êtes Chrétiens, la valeur d'une seule âme ; vous savez quel prix Dieu a donné pour la racheter. Les cieux tressaillent d'allégresse, chaque fois que les péchés d'un homme sont effacés par ses pleurs. Par conséquent, le salut des âmes est la plus belle œuvre à laquelle se puisse dévouer un homme ; et l'art, (si l'on peut l'appeler de ce nom) qui tend à cet effet, n'est-il pas manifestement le plus grand, le plus utile, le plus nécessaire de tous, sans aucune comparaison possible ? Est-ce la Poésie, la Musique, la Peinture, ou bien l'Eloquence, l'Eloquence sacrée qui a la plus grande part au salut des hommes ?

Vous n'ignorez pas de quelle importance est l'entretien de la vertu, de la paix, et par conséquent du bonheur, au sein des familles et des peuples. Regardez autour de vous. Demandez-vous quelles sont les familles les mieux unies, les plus charitables, les plus marquantes par leurs bonnes œuvres ? ne sont-ce pas celles que l'on voit se presser autour de la chaire de Vérité, pour y écouter les leçons de la douceur évangélique ? Les meilleurs citoyens, qui sont-ils ? Ce ne sont pas ceux que vous voyez fuir la maison de Dieu, où ils seraient tourmentés du paroles qui leur reprocheraient leur conduite sans principes. Et pourquoi les Canadiens sont-ils un peuple si heureux ? c'est qu'il n'y en a pas qui soit si assidu à fréquenter le Lieu Saint, et à recueillir avec avidité les enseignements précieux, qui lui sont donnés par ses zélés pasteurs.

Connaissez-vous un bienfait semblable à celui d'instruire les nations ignorantes, d'éclairer ceux qui sont dans les ténèbres, de tendre une main secourable à ceux qui sont sur le bord d'un abîme infini ? Tels étaient ces centaines de mille Asiatiques, retirés jadis de l'idolâtrie par l'Eloquence de l'illustre St. François Xavier. C'est la parole de nos premiers Missionnaires, qui a gagné à la Foi, ces multitudes de *Tribus Indiennes* qui couvraient jadis notre pays. C'est enfin l'Eloquence sacrée qui convertit l'Europe entière, et l'enrôla sous la bannière du Christ. Oserons-nous enfin jeter un coup d'œil sur les discours de ce *Fondateur de l'Eloquence Sacrée*, dont la douceur des paroles séduisait les multitudes et les entraînait après lui, pour s'abreuver à ces flots d'Eloquence suave et salutaire qui sortaient de sa bouche divine ? Quel chef-d'œuvre que ce *Sermon sur la Montagne* ! Quelle révolution ne fut pas produite par ce discours dans les esprits et dans les cœurs ! La foule s'écriait dans son admiration : Jamais homme n'a parlé comme celui-là ! Ah ! c'est que dans cette âme divine se trouvaient par excellence la connaissance et l'amour du bien. Oui, l'Homme-Dieu fut le modèle de l'Orateur parfait ; sa personne même était le type de la beauté, de la modestie et de la convenance qui doivent orner le *parfait orateur*.

J'ai fini : et cependant je n'ai pas parlé de l'Eloquence *Académique* où les Sciences sublimes trouvent une porte pour se faire connaître aux hommes. Je n'ai pas parlé des pauvres, soulagés par les aumônes accumulées à la parole du prêtre. Je n'ai pas parlé de l'Eloquence *Militaire*, qui électrise les armées à la veille des combats. Je n'ai pas parlé de cette gra-

cieuse Eloquence de la *Conversation*, où l'on jouit de la répartie spirituelle, de l'argument pétillant de finesse, de la phraséologie élégante, qui appartient surtout à la plus aimable partie de la société. Mes adversaires vont sans doute, vous présenter sous leur côté agréable, les arts qu'ils défendent ; mais je les défie de prouver que l'agrément procuré par chacun de ces arts, soit à comparer à celui que l'on goûte dans ces soirées charmantes, dévouées au plaisir de la conversation, et dans lesquelles, l'esprit et le cœur s'enrichissent et profitent, tout en se récréant. Et quand bien même ils le prouveraient, lequel des arts concurrents oblige l'homme à perfectionner son intelligence, sa volonté, son extérieur même au degré exigé par l'Eloquence ? Lequel de ces arts est le rempart de la société, la sauvegarde des peuples, le salut des individus et des nations ? S'il s'en trouve qui le soit, je m'avoue vaincu ; sinon, la palme est à l'Eloquence.

Elle est à elle en tous les cas ; car, si la victoire se décidait en faveur de quelqu'un de mes adversaires, sa couronne ne serait due qu'à son Eloquence.

Discours de M. E. L. de Bellefleur, sur la Poésie.

M. le Supérieur, Mesdames et Messieurs,

Si je jette mes regards en arrière bien loin dans la série des siècles ; si je demande à la Littérature quel fut son premier fruit ; aux sentiments nobles et élevés quelle fut leur première expression ; si j'interroge la Nature, les âges, le genre humain tout entier, sur son plus bel ornement, son plus tendre amour, son plus cher souvenir, sa plus douce distraction ; si je m'approche en tremblant du Trône du Tout-Puissant, et vois comment il parle aux humains ; si je demande ce qui fait la vie d'une partie de nos semblables, souvent incompréhensibles et presque toujours incompris, j'entend partout une semblable et unique réponse : la *Poésie* !

Je le vois écrit ce mot, en lettres brillantes au céleste firmament ; je le rencontre dans les plus merveilleux secrets de la Nature ; je le lis à chacune des pages du *plus Beau des Livres* ; je l'admire dans toutes les œuvres du Tout-Puissant ; et je le bénis dans tous les bienfaits qu'il daigne répandre sur nous. Expression du beau idéal ; efflorescence divine qui vient naturellement dans toute âme pure et élevée ; fleur sacrée, le plus bel ornement du jardin des Muses ; Fille du Ciel, que tu es admirable, que tu es belle, ornée de tes vêtements simples, mais nobles, et sur lesquels on lit la fiction et l'harmonie !

Je viens donc vous parler de la *Poésie* ; je viens donc défendre sa glorieuse cause. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'au fond du cœur, un secret pressentiment me dit que je ne travaille pas en vain et que la victoire viendra couronner mes efforts.

Je me pose cette question en commençant, qu'est-ce que la *Poésie* ? La *Poésie* consiste-t-elle dans un langage rythmé ; dans des lignes brusquement coupées, après un certain nombre de syllabes, disposées de manière à plaire à l'oreille, et à suspendre le sens ? La *Poésie* encore, est-ce seulement l'expression de sentiments nobles et élevés, de pensées généreuses, exprimées d'une manière quelconque ? Est-ce l'élan

sentimental d'une âme ravie de joie ou plongée dans la douleur? La *Poésie* est-ce le beau? La *Poésie* est-ce le bien?

La *Poésie*, Messieurs, c'est tout cela, mais plus que tout cela encore. C'est tout ce qui est noble, tout ce qui est sublime; c'est l'idéal des plus nobles passions se révélant par une harmonie divine; c'est tout ce qui émeut, tout ce qui frappe, tout ce qui transporte l'âme à ces sentiments élevés; où supérieure à elle-même, elle voit comme une puissance céleste, descendre du haut des cieux pour lui remettre sa lyre; elle sent que son être tout entier se transforme en un être nouveau plus élevé, plus divin, plus poétique; qui devenant tout-à-coup l'organe de cette Puissance divine, fait entendre aux oreilles des humains étonnés, un langage inconnu et nouveau. La *Poésie*, enfin, se sent, mais ne se définit point.

De l'idée que l'on se forme de la *Poésie*; de la connaissance que l'on a de son objet, naissent naturellement, comme deux rejetons, les divisions de ce discours: *Poésie Sacrée*, *Poésie Profane*; ces deux genres embrassent tous les autres. Double sera donc notre but dans ce travail qui doit se réduire à montrer successivement et alternativement l'excellence de chacun de ces deux genres, et par là de la *Poésie* elle-même sur tous les autres arts, sans en excepter l'Eloquence, malgré toute l'habileté, je dirai, l'éloquence de son défenseur: ce que j'espère, Mesdames et Messieurs, accomplir aisément, aidé de votre bienveillance et de votre attention.

C'est en vain que la Musique, la Peinture, même l'Eloquence viendraient me disputer une palme si bien méritée. Eh quoi! tous ces arts ne sont-ce pas des transformations plus ou moins exactes, mais toujours éloignées de leur type primitif et supérieur, qui est la *Poésie*? Où y a-t-il plus de poésie que dans une belle et noble peinture? La Musique n'en est-elle pas une expression aérienne et plus délicate? Quels sentiments élevés ne sait-elle pas exciter dans l'âme? c'est Elle qui anime le guerrier au combat; c'est Elle qui élève le cœur vers Dieu; c'est Elle qui plonge l'homme tout entier dans cet état passif et inexprimable, où ses passions sont tantôt soulevées comme une tempête, tantôt tranquilles et calmes comme l'ondule d'un fleuve majestueux.

Et l'Eloquence! mais connaissez-vous la différence qu'il y a entre un Orateur au raisonnement serré et vigoureux, mais au cœur froid;—et l'Orateur au cœur chaud et ardent, qui vous émeut par des sentiments élevés, donc par des sentiments poétiques. Mon honorable adversaire lui-même qui vous a si bien parlé de la beauté et de l'excellence de l'Eloquence, et qui a été si près de vous prouver sa supériorité; mais qu'a-t-il fait autre chose que se servir de poésie, que faire retentir à vos oreilles des sentiments nobles et élevés, exprimés d'une manière poétique: son discours enfin, mais c'est la meilleure preuve que je pourrais apporter en faveur de ma thèse: tant de noblesse et tant de beautés ne vont pas à la froide et sophistique éloquence... et je lui dois certainement des remerciements pour les progrès involontaires qu'il a fait faire à mon sujet.

Non, non, nobles adversaires, que l'envie ne s'empare pas de votre cœur et que la jalousie n'obscurcisse pas vos pensées: ne craignez pas le deshonneur, en me cédant une couronne que mon sujet mérite, et non son humble défenseur; il y a gloire à être vaincu, quand c'est la poésie qui vainc; et souvenez-vous, qu'en enchaînant la victoire à mon char, ce n'est pas

seulement moi qui triomphe, mais vous tous, vous triomphez en faisant triompher la poésie.

Tout d'abord en considérant attentivement la question: lequel est préférable de la *Poésie*, de l'*Eloquence*, de la *Musique* ou de la *Peinture*: je dois avouer qu'elle me paraît bien vague et bien indéterminée. Comment est-il possible que de plusieurs choses si différentes, n'ayant aucun rapport entr'elles, l'une puisse être préférable à l'autre? Comment l'une peut-elle l'emporter sur l'autre? Lequel l'emporte, Messieurs, du vent ou de la vapeur? Impossible: je vous défie, de répondre à cette question, s'il n'est pas donné de point de comparaison; mais si l'on dit: lequel l'emporte du vent ou de la vapeur, pour pousser un vaisseau, pour faire aller un moulin; le sujet devient discutable. Eh bien, Messieurs, le cœur humain, c'est le maître de l'univers, c'est le centre autour duquel tout gravite en ce monde, aussi le prendrons-nous pour point de comparaison, et nous poserons notre question comme suit: lequel l'emporte de la *Poésie*, de l'*Eloquence*, de la *Musique* ou de la *Peinture*, pour émouvoir l'âme et lui inspirer de nobles sentiments.

Je dis, Messieurs, que c'est la *Poésie*, soit sacrée, soit profane, et je le prouve en deux mots.

A première vue, de mes trois adversaires, le plus faible me paraît la *Peinture*. En effet, à prendre la chose sérieusement, à quoi peut servir la *Peinture*? elle trouve sa place dans un salon, elle orne bien une chambre, elle sait souvent en faire disparaître les défauts, comme ces tableaux que l'on met quelquefois sur les murs pour cacher certaines ouvertures qui ne sont pas précisément poétiques; elle est la bienvenue dans ces jolis albums que vous appréciez et chérissez tant, Mesdames, surtout quand ils vous rappellent de tendres souvenirs; même dans un beau livre de prières, elle n'est pas à dédaigner et sait inspirer au cœur de pieux sentiments; mais c'est tout. La *Musique*, eh bien! nous l'écoutons avec plaisir dans une compagnie, dont quelquefois elle a le talent de faire passer les ennuyeux moments; nous donnons même volontiers un *trente sous* pour en entendre une, extraordinairement bonne, dans un concert; à l'Eglise aussi, elle a l'avantage de distraire les pieux fidèles; mais c'est là encore tout ce qu'elle sait faire: l'émotion qu'elle excite, finit avec les derniers sons de la flûte ou de la basse-viole. Mais l'*Eloquence*!... l'Eloquence, soit dans la Chaire sacrée, soit au Barreau, soit à la Tribune; prêchant aux hommes l'amour de Dieu; défendant la veuve ou l'orphelin, ou discutant les intérêts des Nations; l'Eloquence, dis-je paraît ici avec avantage; et l'influence que lui a donné, le progrès des sciences et l'amour des lettres ne peut être vaine dans une discussion de ce genre.

Par ce court raisonnement aussi clair que péremptoire, nous avons donc mis de suite hors de la lice, et éloigné de la contestation, la *Peinture* et la *Musique*; ce n'est pas là leur place, en présence de si formidables adversaires; et certainement que la palme n'est pas pour elles. Reste maintenant à décider entre l'Eloquence et la *Poésie*; et de plus, bien entendu, à décider en ma faveur.

Messieurs, un fait a souvent passé inaperçu sous les yeux des historiens; un fait bien important cependant; un fait qui est une preuve de plus de cette vérité, que l'homme sent avant que de raisonner. Ce fait, c'est l'influence qu'a de tout temps, exercé la *Poésie* sur la Nationalité et le caractère d'un peuple, et sur les événements politiques les plus importants de son histoire. C'est là, je le sais, une vérité, qui

étonnera plus d'un de nos politiques. Cependant, qu'on lise un peu l'histoire de la Grèce, de ce peuple poète, qui couronnait celui qui avait fait le meilleur poème; après celui qui avait le mieux combattu; rendant ainsi un hommage solennel à la supériorité de la Poésie sur tous les autres arts. Est-ce que Homère n'est pas la plus belle et la plus noble personnification de sa puissance, de son génie et de ses mérites? Que serait la Grèce pour nous, si elle n'avait pas eu Homère pour mériter l'attention? Nous nous rappellerions peut-être les trois cents Spartiates morts aux Thermopyles; comme nous nous rappelons quelquefois des faits de l'obscur histoire des Indes, à laquelle il ne manque pour être parfaite d'intérêt, que d'être chantée par un poète.

Que serait pour Rome le voyage fabuleux de son prétendu fondateur? Cependant ce fait obscur exploité par le génie, s'élève aux proportions de l'Épopée, et le poème de Virgile devient le monument le plus majestueux et le plus impérissable de la Littérature Latine.

Quels sont les noms que l'Italie moderne cite avec plus d'orgueil? Le Dante et le Tasse.—L'Angleterre? Milton et Shakespeare.—La France? Corneille et Racine.—Et nous, Mesdames et Messieurs, que nous manque-t-il pour immortaliser notre histoire? Est-ce l'héroïsme de nos fondateurs, le courage de nos ayeux; des traits inouïs de bravoure ou de magnanimité? Non, Messieurs, non, le Canada a eu son temps héroïque: que lui manque-t-il donc pour être chanté dignement? Vous m'avez tous répondu d'avance. Un Poète.

Et maintenant, je vous demande, Messieurs, quel est celui de tous ces arts, qui déroule sous nos yeux de si agréables tableaux, de si nobles vertus, qui pourrait me disputer la victoire? J'avoue que l'Eloquence semble avoir beaucoup en sa faveur; mais à considérer la chose attentivement, quelle différence, Mesdames et Messieurs! Il fait bon entendre un discours ardent et animé, à la Chaire, à la Tribune, ou au Barreau. Là, je le comprends, vous sentez votre cœur s'attendrir ou se soulever, votre âme s'enflammer d'amour ou de haine. Mais sortez du Sanctuaire Sacré, de l'Édifice Parlementaire, ou de l'enceinte où trône la Justice; que reste-t-il de tous ces nobles sentiments, de toute cette belle ardeur? Trop souvent hélas! il n'en reste rien. Un exemple. Combien de fois, ne vous est-il pas arrivé, à moi comme aux autres, en sortant d'entendre quelque magnifique discours, de vous écrier, la composition dans le cœur, la larme à l'œil souvent; j'agirai; je romprai ces liens; *divi, nunc cæpi*. Encore une fois, Mesdames et Messieurs, qu'est-il résulté de tous ces nobles sentiments, de toute cette belle ardeur?... Hélas, je n'ose répondre.

Mais voyez la Poésie! Quelle influence elle exerce! Le peuple l'entend retentir à ses oreilles, revêtu des grâces de la fiction et de l'harmonie: sa forme simple mais hardie demeure, malgré soi, gravée dans la mémoire: on en répète involontairement toutes les syllabes, et en même temps, tous les sentiments qu'elles expriment se présentent à l'esprit; et c'est comme un moniteur continu qui nous rappelle nos promesses et nous pousse à nos devoirs.

Où, après cela, je comprends pourquoi les poèmes d'Homère sont tout ce qui nous reste des anciens Grecs; pourquoi Cicéron s'est formé sur les poètes; pourquoi Horace recommande leur étude aux jeunes nourrissons des Muses; je comprends pourquoi trois poètes illustres n'ont pas cru perdre leur temps; faire

des répétitions et travailler en vain, en composant chacun un *Art Poétique* qui est immortel. Tandis qu'un seul Orateur a fait un *De Oratore*. Je comprends enfin ces paroles d'un contemporain illustre: "la Poésie est le langage de l'enthousiasme, ou de l'homme élevé par la sensation, par la passion; par la pensée à sa plus haute puissance de sentir et d'exprimer. La Poésie est la divinité du langage."

Avant d'aller plus loin et de commencer ma seconde partie, je sens le besoin de faire quelques réflexions, qui m'ont été suggérées par le discours que nous venons d'entendre avant le mien. Deux choses surtout m'ont frappé, que je veux relever de suite. M. Desbarats a dit d'abord que l'Orateur était nécessairement un homme de bien, *vir bonus dicendi peritus*, et qu'il n'y avait d'Orateur qu'autant qu'il y avait homme de bien. Or, Messieurs, (sauf le respect qui est dû à mon honorable adversaire,) je dois nier cet allégué. Si en effet ces paroles étaient vraies, il suivrait que Catilina ne s'élevait pas au plus haut degré de l'éloquence, lorsqu'il excitait ses compagnons au massacre et à la révolution, ce que d'ailleurs Cicéron avoue lui-même: il suivrait que Mirabeau, Mirabeau dont le nom seul suffit pour rappeler toutes les foudres de l'éloquence réunies en un seul homme, Mirabeau, qui soulevait ou apaisait à son gré l'Assemblée Nationale, Mirabeau qui impie et cruel conduisit par l'abus de sa terrible parole, Louis XVI à l'échafaud, il suivrait, dis-je, que Mirabeau n'était pas un orateur; il suivrait que Robespierre et tant d'autres que créa la Révolution et qui possédaient cette éloquence facile et terrible qui soulève un peuple et lui fait massacrer son roi, n'étaient pas des orateurs. Qu'étaient-ils donc? bien sûr qu'ils n'étaient pas des Poètes.

Mon prédécesseur à cette tribune, s'est laissé aller à des détails physiologiques, phrénologiques, physiognomoniques qui ne me plaisent nullement. Il a parlé de phénomènes dans l'ordre naturel, je ne sais vraiment s'il n'a pas dit: *monstres!* Hélas! c'est une triste chose que d'être obligé de prêcher pour sa paroisse, surtout quand cette paroisse c'est soi-même. Aussi, c'est avec crainte et tremblement que vous ne m'accusiez de partialité, que je viens me défendre et vous prouver qu'enfin je ne suis pas plus monstre que les autres.

S'il avait eu droit de réplique, je lui aurais fait une question; mais attendu qu'il ne l'a pas, je vous la ferai à vous-mêmes, Messieurs. Sans m'arrêter à compter, à considérer, à contempler, à énumérer les bosses et les exubérances de la tête de mon honorable adversaire, je vous demanderai, lequel est plus monstre, ou de celui qui possède d'antique belle qualité qui l'élève jusqu'au rang des anges, chante Dieu, ses gloires et ses œuvres; la nature et ses secrets; l'âme et ses merveilles; ou de celui, qui, abusant d'un don que lui a fait son Créateur, soulève les peuples, crée les révolutions, soutient l'anarchie, arme le père contre le fils, le frère contre le frère, et n'est satisfait que lorsqu'il a répandu le deuil dans toutes les familles, la désolation dans tous les cœurs, et quelquefois un sang royal sur l'échafaud. Qu'on vienne après cela, me vanter l'Eloquence; me dire que c'est le premier des arts, qu'elle ne sait que faire du bien! Ah! je serais tenté ici de raconter la parabole de la paille et de la poutre. Mais je passe maintenant à une petite erreur de raisonnement qui a dû certainement jeter de la poudre aux yeux de plus d'un de mes auditeurs, et qui pourrait beaucoup nuire à ma cause si je la laissais passer sans la relever.

M. Desbarats vous a fait entendre, à la fin de sa

lecture, un dilemme qui pour être fort brillant, n'est rien plus que spécieux. Il a dit : " ou bien, le Défenseur de la Poésie gagnera sa cause, ou bien, il la perdra : s'il la gagne, son triomphe sera dû à son Eloquence ; s'il la perd, mon sujet aura encore la palme ; car alors j'aurai gagné ; donc, dans les deux cas, l'Eloquence sera victorieuse, sera le premier des arts." Ce dilemme, tout brillant qu'il est, est évidemment faux ; il pêche contre une des Règles que nous donne la *Dialectique d'Aristote* ; la distinction n'est pas complète : et pour vous le prouver, il suffit que je puisse le retorquer, c'est-à-dire, en faire un tout aussi bon, avec les mêmes termes. Le voici : *ou bien je perdrai ma cause, ou bien je la gagnerai : si je la perds, dès lors l'Eloquence que j'ai employée est vaine ; elle ne sait pas produire son effet ; elle ne sait pas convaincre : Si je la gagne, dès lors évidemment l'Eloquence est vaincue, et dans les deux cas, la Poésie est également victorieuse, et demeure le premier des arts.* Si l'argument de M. Desbarats est bon, je vous garantis la validité du mien ; si au contraire, il est faux, vous savez que *sublatâ conditione, tollitur et conditionatum.*

J'aurais voulu relever quelques autres toutes petites erreurs, telles que celle-là, qui se trouvent dans le discours de mon honorable adversaire ; mais j'en ai dit assez pour vous mettre bien sur vos gardes, et vous faire bien réfléchir avant que de porter un jugement sur le mérite relatif de l'Eloquence et de la Poésie. Gardez-vous surtout de ces raisonnements spécieux qui éblouissent les yeux, mais qui ne résistent pas à un examen sérieux ; vous en avez entendu, ou vous en entendrez plus d'un, ce soir, je vous le garantis.

Mais je passe à la Poésie sacrée : c'est ici mon fort ; c'est ici que je triomphe. Si, comme je me flatte, je suis parvenu à vous prouver l'excellence de la Poésie profane sur l'Eloquence et les autres arts, il me sera encore bien plus facile de vous montrer la supériorité de la Poésie sacrée sur tous ses adversaires.

Ce n'est pas un nouveau principe que j'é mets, mais bien un principe qui a vieilli chez les rhéteurs, à commencer par Cicéron, que pour gagner le cœur, il faut l'é mouvoir avant que de le convaincre. Une fois enflammé et excité par des sentiments élevés, il n'a plus besoin de raison pour le déterminer, mais il agira plus que si vous lui aviez donné toutes les meilleures raisons du monde ; car, Messieurs, vous vous en souvenez sans doute, je l'ai dit en commençant, l'homme a une âme avant que d'avoir une intelligence, l'homme sent avant que de raisonner. Ceci posé, je vous le demande, Messieurs, lequel obtient réellement la loi, ou de l'Eloquence prouvant à l'intelligence de l'homme qu'il doit aimer et servir Dieu, ou de la Poésie chantant sa puissance et ses attributs ; inspirant au cœur par de belles images et par des sentiments élevés, l'amour passionné de l'idéal du beau, de l'idéal du bon, qui est Dieu.

Connaissez-vous, Messieurs, ces jours de bonheur si pur, ces jours de paix ineffable, que l'on nomme jours de retraite ? Ne vous souvient-il pas de cette douce influence qu'exerçaient sur vous ces rimes sacrées ? Comme vos cœurs étaient bien préparés après les avoir entendues ; ils l'étaient plus que si le meilleur orateur avait pendant une demi-heure tonné du haut de la chaire, que si Rossini ou Lambillote vous avaient fait entendre leurs plus doux accords, leurs plus tendres accents. Et ici n'attribuons pas cette toute puissante influence à la Musique plus qu'à la Poésie. En effet, permettez-moi de vous le demander, quel empire a sur vous un chant dont vous ne com-

prenez pas le sens ? quel est celui qui n'entendant pas le latin, a été touché en écoutant le *Stabat Mater*, ce chant sublime, cette hymne divine de poésie chrétienne, donnée en la plus riche et la plus luxuriante musique ? Mais au contraire, où est celui qui, comprenant le sens des paroles, et écoutant cette Mère affligée pleurer si amèrement son Fils expirant sur une Croix, n'a pas senti son cœur s'é mouvoir, une tendre compassion s'emparer de son âme, et souvent même, surtout si je m'adresse à vous, Mesdames, dont le cœur sensible sait comprendre les douleurs d'autrui, souvent même des larmes n'ont-elles pas coulé silencieusement de ses yeux. Bel effet de la Poésie, que je me garderai d'orner de mes réflexions, mais qui, mieux que tout ce que tout ce que je pourrais dire, prouve l'influence que possède sur le cœur humain, cette noble fille de la fiction et de l'harmonie ! Je regrette qu'il ne me soit pas donné ici, de vous lire ce *Stabat*, qui sait si bien é mouvoir l'âme ; mais un autre l'a fait, dans cette même Tribune, avec plus de succès, sans doute, que je ne pourrais en avoir moi-même ; et ses paroles, dictées par une âme sensible, sont encore, je n'en doute pas, présentes à votre esprit.

Que n'ai-je ici l'avantage de pouvoir considérer avec vous la Poésie Sacrée sous deux points de vue différents, mais tous deux beaux et nobles : *Poésie Antique, Poésie Moderne*, à quelles belles considérations ne vous prêteriez-vous pas ? Bien sûr, vous seuls suffiriez pour obtenir le premier rang à mon sujet. Un mot cependant, de grâce.

Le peuple d'Israël est dans l'allégresse : son Dieu s'est révélé et ses ennemis ont été vaincus : ils sont tombés, comme la feuille morte tombe sous les efforts du terrible Aquilon. Car David avait dit et Dieu avait écouté sa prière : *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus. Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dispersés.* Le Seigneur avait écouté son vœu, et avait frappé de mort les nombreux Philistins. L'Arche d'Alliance revient chez ce peuple qui la conserve comme un gage précieux de la bonté et de la puissance de son Dieu. Et à la vue de ce peuple immense, réuni autour ; de cette joie, qui éclate partout en cris d'allégresse, l'amour et la reconnaissance s'emparent de David, son cœur s'attendrit, son âme s'enflamme, il s'écrie : *Omnes gentes, plaudite manibus ; jubilate Deo in voce exultationis !* La joie d'un peuple ne lui suffit pas ; il veut réunir autour de lui toutes les nations, pour célébrer dans un commun accord, dans une union suprême, la bonté et la puissance de son Dieu, et de son Roi. C'est là, Messieurs, de la véritable Poésie, de la Poésie du cœur, de la Poésie du sentiment : et s'il faut être un Dieu pour l'inspirer, il ne faut être ni un David, ni un Lamartine pour la sentir et l'admirer. Aussi, sera-ce toujours avec un sentiment de respect et de muette admiration, que le véritable chrétien relira ces pages éminemment poétiques : le jeune littérateur y formera son talent naissant, et en essayant sa jeune capacité avec ce génie infini, il acquerra lui aussi, une teinte de cette divine Poésie, dont sont imprégnés tous les feuillets, dont sont remplies toutes les phrases de ce Livre.

Je voudrais maintenant, Messieurs, vous reporter à quelqu'une de ces Fêtes Chrétiennes, si bien décrites par le Vicomte de Walsh ; et là, au milieu de ce peuple réuni, attendant la parole de Dieu, priant et demandant pardon de ses fautes, vous faire entendre quelqu'un de ces chants, comme l'Eglise seule sait en composer. Mais je ne ferais que répéter des cho-

ses que tous vous connaissez ; car plus d'une fois sans doute, vous les avez entendus, ces cantiques, qui savent si bien toucher le cœur ; et vous avez plus d'une fois aussi éprouvé l'émotion qu'ils savent produire : souvent en effet, ces chants chrétiens contiennent un choix de pensées délicates et de sentiments poétiques, qu'on serait loin de se figurer. Mais les courts instants qui m'ont été accordés tirent sur leur fin et je dois, moi aussi, conclure avec eux.

Après avoir considéré la Poésie sous les deux vues les plus générales ; après vous avoir montré tous ses avantages, toutes ses beautés ; il me semble que c'est en vain, Nobles Adversaires, que vous me disputez une palme, que seul, mon sujet mérite. La Poésie, le plus noble des arts, la plus digne expression des plus beaux sentiments, a pour elle tout ce que l'Eloquence, la Musique et la Peinture peuvent apporter en leur faveur : elle a la force et la puissance de l'Eloquence ; l'harmonie et la tendre influence de la Musique ; la grâce et les beaux tableaux de la Peinture ; mais elle est encore plus que tout cela, elle est l'idéal du sublime, l'expression d'une noble passion, la fleur des pensées relevées ; elle est, Messieurs, le langage antique des Dieux !

Et à la vue de tant de raisons en ma faveur, je suis presque tenté de m'écrier, comme autrefois Charles II : *Où sont donc mes ennemis ?* Où sont-ils en effet ? Je ne sais ; mais certainement que je n'ose plus les considérer comme mes adversaires.

Quant à vous, Mesdames et Messieurs, si j'ai eu l'honneur, ce dont j'ose me flatter, de vous montrer l'excellence de la Poésie sur l'Eloquence, la Musique et la Peinture, mon travail n'est que trop récompensé ; et si de plus, mon sujet demeure toujours à cette hauteur dans votre esprit, ce sera un résultat, que je n'aurais jamais eu la hardiesse d'espérer.

J'ai émis en commençant, une pensée qui alors a pu paraître présomptueuse, mais qui maintenant, je l'espère, n'est rien plus que vraie. J'ai compté sur le triomphe, j'ai voulu vous arracher des mains la couronne de la victoire. Eh bien ! maintenant à la vue de cette noble Poésie, dont j'ai essayé de vous montrer toute la beauté ; en sentant les fibres de votre âme vibrer sous son souffle puissant ; en entendant les nobles accents qu'elle seule sait émettre ; à la vue des tressaillements convulsifs dont elle remplit l'âme du Poète ; à la vue de Dieu et de ses œuvres ; du *livre des livres* et de ses pages sublimes, je vous le demande, Mesdames et Messieurs, me suis-je trompé ? Ai-je trop espéré de vous ? . . . Le sentiment qui brille sur vos figures, l'attention que vous avez bien voulu me prêter, les applaudissements dont quelquefois vous avez daigné couvrir ma voix, me disent que j'ai réussi et m'assurent d'un succès, que seul mon sujet mérite ! Et de plus aussi, j'entends une voix qui du fond du cœur me crie : Tu as vaincu ! et cette voix, j'en suis certain, trouvera un écho dans vos cœurs.

ELEGIE SUR LA MORT

DE FRANÇOIS - XAVIER MILTON,

ÉLÈVE DU COLLÈGE DE MONTRÉAL.

PAR LE RÉVÉREND MESSIRE P. P. DENIS, DIRECTEUR
DU MÊME COLLÈGE, LE 3 NOVEMBRE, 1857.

Où, l'Eglise dit vrai, l'Eglise notre mère,
Quand, pour nous détacher de cette vie amère,
Elle dit que les jours où meurent ses enfants,

Sont leurs jours de naissance, heureux et triomphants.
O digne objet d'amour, ô Milton, ô bel ange !
Au sein des voluptés pures et sans mélange,
Dont le Ciel aujourd'hui couronne tes combats ;
Qui comprend mieux que toi, retiré d'ici-bas
Par l'Epoux glorieux qui t'admet à sa table,
De l'Epouse, à quel point l'oracle est véritable.

Milton, en t'envolant dans le sein de ton Dieu,
Permetts-moi de te dire un solennel adieu ;
Non que je veuille ici, puérile chimère,
Couronner ton beau front d'un laurier éphémère ;
Non, ta bouche à mes chants sourirait de pitié ;
Je ne viens donc t'offrir qu'un gage d'amitié,
Légère expression du regret qui me navre,
Dans ces vers composés près de ton saint cadavre.

On dit, mais peu l'ont su, que dans ton noble sein,
En silence germait un généreux dessein ;
C'était de consacrer au divin Sacerdoce
Les fruits déjà mûris de ta raison précoce :
Dans ton pays natal, (1) nouveau François-Xavier (2)
Tu voulais de la Foi te faire le levier,
Pour la construction de son grand édifice.
Ami, le Ciel accepte un si beau sacrifice,
Le Ciel veut exaucer ton sublime transport !
Tu seras prêtre, ami, mais prêtre, par ta mort !
Ton corps sacrifié, victime virginale,
A l'épreuve du vice à l'haleine infernale,
Consumant devant Dieu ce qu'il a de mortel,
Tel sera l'holocauste immolé sur l'autel.

Ah ! nous qui te voyions dans ta longue insomnie,
Préluder lentement au jour de l'agonie ;
Nous qui te voyions lire, en chrétien résigné,
L'arrêt de ton trépas avant l'heure signé ;
Nous qui te voyions boire, au plus fort de l'épreuve,
La coupe dont il faut que tout mourant s'abreuve,
Adorant la Justice en sa sévérité,
Nous nous ressouvenions de cette vérité ;
Qu'on ne peut voir briller son jour de délivrance,
Sans passer au creuset de l'amère souffrance ;
Et que la Croix austère est le seul point d'appui,
Où notre Dieu Sauveur attire tout à lui.
Une âme pure et noble, ainsi qu'était la tienne,
Souple aux impressions de la grâce chrétienne,
Était propre à porter au milieu des langueurs
Tout ce que la Justice exerce de rigueurs.
Aussi ton héroïque et calme patience
Nous a, de la Foi vive enseigné la Science ;
Le modèle accompli du courage à souffrir,
Le Ciel, en ta personne a voulu nous l'offrir.
Oui, mon cœur gardera l'ineffaçable empreinte
De ce jour où sur toi je versai l'huile sainte ;
Où ma main, t'apportant l'aliment qui rend fort,
Te donna tant de vie à l'heure de la mort ;
De ce jour où des cieux la divine phalange
Venait faire cortège à notre nouvel ange,
Au milieu d'un concert sublime et solennel,
Te porta radieux aux pieds de l'Eternel.

Hélas ! nous condamnés à rester sur la terre,
Pouvions-nous trop pleurer une tête si chère !
Pouvions-nous regretter, par trop de pleurs versés
Le séduisant espoir qui nous avait bercés ?
Abstenons-nous pourtant de toute injuste plainte ;
Dans les desseins de Dieu la sagesse est empreinte ;
Lorsque de sa bonté s'exerce l'attribut,
Il veut que sa justice ait aussi son tribut ;
C'est pour mieux signaler le bienfait qu'il procure,
Que, mettant de côté toute victime obscure,
Sur cent agneaux chéris qui forment son troupeau,

(1) Les Etats-Unis.

(2) Allusion au nom de M. François-Xavier Milton.

Son inflexible choix désigne le plus beau.
Pourquoi craindre, Seigneur, de voir briller ton glaive,
Quand l'Élu bien-aimé que ta main nous enlève,
Va posséder enfin la terre des vivants ;
Quand de sa piété les exemples fervents,
Domptant la dureté de notre âme rebelle,
Vont nous faire imiter une vertu si belle ?

Mon timide crayon ne pourrait qu'effleurer
Les traits de cet ami que je sais mieux pleurer ;
Mais les impressions dont sa mort fut suivie
Pourront faire juger d'une si pure vie.
Pendant cinq jours, avant qu'on le mette au cercueil,
Sur son lit funéraire à tous il fait accueil.
Chacun, en vénérant la nouvelle relique,
Couvre de saints baisers sa figure angélique :
A sa bouche de rose, à son front radieux,
Chacun veut appliquer quelques objets pieux ;
Tous, remplis d'un respect silencieux et grave,
Respirent ses vertus comme un baume suave ;
Quiconque vient prier près de ce tendre ami
Se sent dans le devoir encor mieux affermi,
Et son chaste contact, électrique étincelle,
Redonne la vigueur à tout ce qui chancelle.

Tous les talents en lui semblaient se réunir.
Ah ! n'ont-ils tant promis que pour ne rien tenir ?
A dix-huit ans, déjà son précoce génie
Montrait la rectitude à la noblesse unie ;
Constamment à l'étude, appliqué, diligent,
Il ornait son esprit solide, intelligent,
Des fleurs de l'éloquence et de la poésie,
Sans que jamais pourtant la basse jalousie
S'alarmât du succès de ses heureux travaux ;
Sa douce modestie, en charmant ses rivaux,
Lés forçait d'applaudir, à chaque fin d'année,
Aux lauriers dont brillait sa tête couronnée.
Rempli du sentiment de sa propre grandeur,
De la fougue des sens il réprimait l'ardeur,
Et, puisant dans la foi sa vertu plus qu'humaine,
Il exerçait sur lui le plus parfait domaine.
Jardin délicieux où les plus belles fleurs
Étalaien à l'envi de pompeuses couleurs ;
Champ où l'homme ennemi n'avait point mis d'ivraie,
Cœur ferme et généreux, âme candide et vraie,
Pour le culte chrétien plein d'un respect profond,
La piété fervente était son riche fond.

Chez lui, les dons de grâce et les dons de nature
Croissaient également et presque sans culture :
Sagesse, esprit, beauté, littéraires progrès,
Tout conspire à créer de plus cuisants regrets ;
Fallait-il donc hélas ! qu'il unît tant de charmes,
Pour nous faire verser de plus amères larmes ?

Mais si nous pleurons tous, l'objet de tant d'amour,
Quels pleurs répand celui qui lui donna le jour ?
Grand Dieu ! lorsque plus prompt que la foudre qui passe,
En traçant un sillon jusqu'au bout de l'espace,
Pour annoncer sa mort, l'électrique chaîne
Aux oreilles du père alla porter son nom,
Qui pourrait exprimer la secousse rapide
Dont devait succomber un cœur moins intrépide ?
Qui pourrait dire encor quel effroyable trait
Jusqu'au fond de son âme entra et pénétrait ?
Tel que Jacob devant la sanglante tunique,
En apprenant la mort de son enfant unique,
Sans doute que du jour dédaignant le flambeau,
Il n'aspira dès-lors qu'à descendre au tombeau.
Inconsolable père, ah ! si ton infortune
Se pouvait alléger en devenant commune,
Tout profond qu'est le deuil où je te vois plongé,
Certes, dans ce moment tu serais soulagé.
Je ressens avec toi ce que ces funérailles,

Ont versé d'amertume au fond de tes entrailles !
Eh bien ! dans ton malheur sais-tu ce qu'il te faut ?
C'est un secours céleste et la force d'en-haut.
Courage donc ! touché du regret qui te mine,
Ton fils fera couler de la source divine,
Le baume consolant dont la douce vertu
Ramènera le calme en ton cœur abattu.
Oui, Francis, au milieu de la grande demeure,
Intéresse le Ciel pour ton père qui pleure !
Toi qui, du dernier jour accusant les délais,
Voulais revoir ta mère au sublime palais,
Car tu t'en vis privé, n'étant qu'à la mamelle,
Aujourd'hui bienheureux, et triomphant comme elle,
Jette, avec elle aussi, ton filial coup d'œil
Sur les douleurs d'un père abîmé dans son deuil.
Priez tous deux, priez pour lui, pour ton aïeule
Que tu viens de laisser inconsolable et seule,
Là-haut, comme ici-bas, fidèle à tes amis,
Songe à tenir aussi ce que tu m'as promis ;
Rappelle-toi, Milton, qu'à ton dernier passage,
J'osai bien te charger d'un important message ;
Ce fut de demander qu'à ton cœur fraternel
J'aïlle bientôt m'unir près du trône éternel ;
Oui, que par sa vertu, ton précoce martyr
Avant des jours bien longs auprès de toi m'attire,
Et que mon corps, usé dans les rudes travaux,
Me laisse enfin voler vers les mondes nouveaux.
L'odeur que tes vertus répandent après elles,
Pour monter jusqu'à toi me donnera des ailes.
Adieu, Milton, adieu. Dans l'attente du jour
Qui, pour nous réunir dans l'auguste séjour,
Doit terminer ici ma course passagère.
Qu'à tes saints ossements, la terre soit légère !

DISCOURS

sur

L'ELOQUENCE DANS LES BEAUX-ARTS

PRONONCÉ AU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

PAR M. ADÉLARD JOSEPH BOUCHER, SECRÉ-

TAIRE AU BUREAU DE LA COMMISSION

SEIGNEURIALE, LE 2 FÉVRIER 1858.

Dans un pays comme le nôtre, Mesdames et Messieurs, qui compte à peine quelques trois cents ans de découverte, dans ce siècle de progrès matériel surtout, il semblerait que nous devrions encore nous borner au strict nécessaire dans les arts manuels.

Flattés dans notre amour-propre lorsque nous avons fait passer à l'autre-monde des preuves incontestables de notre savoir-faire, et de notre esprit inventif et progressif, dans les arts mécaniques, nous paraissions avoir voulu laisser à d'autres des occupations, des moyens d'existence, des genres d'industrie et d'agrément, qui quoiqu'avantageux et profitables dans leurs résultats, — honnêtes et sublimes en eux-mêmes, requièrent néanmoins, de la part de ceux qui s'y adonnent, un travail assidu et de longues veilles.

La culture des beaux-arts, requiert, pour y réussir, cette assiduité.

Bien que de nos jours on ait assujéti diverses branches des beaux-arts à un pur mécanisme ; qu'un Daguerre ait appliqué l'action de la lumière à la reproduction instantanée des figures et des tableaux ; qu'un

Debain, par un mécanisme aussi étonnant qu'ingénieux, fasse exécuter à un ignorant les œuvres d'un musicien consommé; il n'en est pas moins vrai que le véritable artiste, artiste pour l'art lui-même, qui dédaigne ces ingénieux subterfuges imaginés pour tenir lieu de génie, et qui, par une assiduité constante et un travail opiniâtre, parvient non seulement à égaler, mais même à surpasser ces excellences factices, attire sur lui-même, aussi bien que sur l'art qu'il exerce, nos sympathies les plus vives, notre admiration la plus profonde.

Quel est donc ce prestige que nous admirons chez l'artiste, qui exerce sur nos cœurs une si grande influence ?

Vous l'avez nommé, Messieurs, c'est, l'éloquence.

Chez le Poète, l'éloquence est le fruit d'une inspiration spontanée; chez l'Artiste, elle est le prix du travail et de l'assiduité; comme l'a dit un grand Rhéteur: (Quintilien,) "Nascuntur poetæ, fiunt oratores."

Donc, agir sur les esprits, se rendre maître des cœurs, soumettre les volontés, c'est le domaine propre de l'éloquence.

Son influence se fait surtout sentir par l'action de l'orateur qui entraîne son auditoire par la force du raisonnement, par les doux artifices et les ingénieuses ressources de la persuasion. Elle est essentiellement fille de la civilisation.

La Poésie, de son côté, quoiqu'ayant pris naissance à des âges les moins avancés, fleurit néanmoins dans quelq'état que ce soit de la société. Dans tous les temps et dans tous les lieux, le barde peut tirer de sa lyre ces sons également harmonieux.

Les plus sublimes efforts de l'éloquence sont étroitement liés à ceux de la Poésie, et souvent ne sont que la réalisation de l'idéal poétique. Aussi dit-on bien que si la Grèce n'avait jamais eu à se glorifier d'un Homère, elle n'eût jamais possédé un Démosthène; de même, un Shakespeare nous semble avoir dû précéder un Chatham; et la muse du grand Corneille, peut bien avoir inspiré l'éloquence de l'Aigle de Meaux.

L'artiste, quoique la plus récente, n'est peut-être point la création la moins parfaite de la civilisation. Il lui faut pour son existence l'état de société le plus avancé. La perfection et l'habileté, essentielles à l'excellence artistique,—non moins que le sentiment commun et général du beau, indispensable pour son appréciation, font qu'il est impossible que l'artiste puisse se rencontrer dans un siècle barbare, ou parvenir à ses plus beaux triomphes, au milieu d'un peuple à demi-civilisé.

Quoique l'artiste soit d'une création plus récente que le poète, leur mission est essentiellement la même. Le marbre ciselé, la toile colorée, la lyre mélodieuse, font appel aux mêmes sentiments et exercent sur l'esprit la même influence que la muse inspirée.

Quelque diversifiés que soient les moyens dont ils se servent, le but du poète, du sculpteur, du peintre et du musicien, est de donner une forme, une couleur, une expression à l'idéal subtil et presque insaisissable du beau, que se forme l'esprit;—comme l'exprime admirablement le grand Tragique anglais :

"To give to airy nothing,"

"A local habitation and a name."

La sphère de l'orateur diffère de la leur en ceci seulement, qu'il prend ses matériaux dans les incidents ordinaires de la vie réelle et journalière, tan-

disque le poète et l'artiste tirent leurs matériaux de leur propre imagination. Leur but à tous également, est de provoquer les douces sympathies du cœur, de transporter l'âme par les émotions les plus violentes qui puissent faire vibrer le cœur de l'homme.

De même que nul ne peut assigner les limites précises entre les efforts les plus sublimes du poète et ceux de l'orateur, de même nul ne saurait dire où le poème et l'art se distinguent l'un de l'autre, sinon dans leurs modes particuliers d'expression.

Tous reconnaissent une même émotion sympathique dans le chant d'Homère, dans les harangues de Cicéron, dans le *Jupiter* de Phydias, dans la *Transfiguration* de Raphaël, dans la *Basilique* de Michel-Ange, dans la *Création* de Haydn.

Toutes ces œuvres sont empreintes du cachet du beau, et quoique l'ambition de la science et du pouvoir soit devenue, dans ce siècle essentiellement prosaïque et marchand, comme la fin exclusive de la sollicitude de l'homme; néanmoins, il n'en est pas moins vrai, que le beau, par lui-même, est, non seulement un objet permanent, mais encore un objet de la plus haute importance pour l'intelligence de l'homme.

L'inspiration commune au poète, à l'orateur et à l'artiste, cette influence puissante, qui fait, que nous les considérons tous comme enfants d'une même origine; ce je ne sais quoi, enfin, qui nous dit que le génie qui élève, qui épure l'humanité, sous quelque forme qu'elle se développe, est toujours le même: cette influence mystérieuse qui peut faire battre à l'unisson, des millions de cœurs; qui peut nous faire verser des torrents de larmes, sur la même page, ou nous tenir ravis, en extase, en présence du marbre inanimé, ou de la toile colorée, ou nous attendrir de compassion, ou nous transporter de délire, aux sons magiques d'un Thalberg ou d'un Vieuxtemps; cette puissance, cette influence qui émeut les sentiments, excite les sympathies du cœur de l'homme, Messieurs, voilà l'éloquence.

Quoique ce mot, "éloquence" s'applique plus particulièrement à l'orateur, dans ses œuvres de génie, au barreau, au forum, à la tribune et dans la chaire, néanmoins, ce me semble, l'inspiration qui anime les plus nobles créations de l'artiste est même alliée de plus près à l'éloquence qu'à la poésie: "l'éloquence de l'art," désignerait avec plus de précision ce qui est généralement dénommé, "la poésie de l'art."

Il faut pour l'existence de l'artiste, de même que pour celle de l'orateur, le plus haut degré de perfectibilité mentale. Ils déploient chacun, leur supériorité, dans leur productions isolées.

Le poète, lui, attendrit tour à tour les fibres du cœur humain, et plaît surtout par la variété de son chant.

L'orateur et l'artiste frappent à la fois toutes les fibres du cœur, et l'enchantent par l'ensemble même de leurs œuvres.

La renommée du poète est dans l'avenir.

L'orateur et l'artiste ont la leur, dans l'effet instantané de leurs productions.

L'art remporte ses victoires là précisément où la muse se reconnaît impuissante.

C'est ainsi qu'il sied bien au poète de nous faire sentir les douleurs poignantes et les angoisses de Marie, lorsqu'elle rencontre son Fils bien-aimé, sanglant et défiguré, se rendant au lieu de son sacrifice, et quelle se tient elle-même toute éplorée, au pied de la croix :

Stabat Mater dolorosa,
Juxta crucem lacrymosa,
Dum pendebat filius.

Alors le poète ne pouvant plus contenir sa douleur s'écrie—et demande s'il est quelqu'un qui pourrait retenir ses larmes, en contemplant un si douloureux spectacle :

Quis est homo, qui non flet,
Christi Matrem si videret,
In tanto supplicio.

L'angoisse de cette Mère de douleur, qui voit son Fils innocent aux prises avec la mort, le cri de détresse qui dit que tout est consommé :

Vidit suum dulcem natum,
Morientem, desolatum.
Dum emisit spiritum.

Tout cela est du ressort du poète.

Mais lorsqu'on remet à cette mère affligée le corps inanimé de son Fils, quelle imagination de poète, traduirait à nos cœurs, son agonie maternelle, silencieuse agonie de la plus profonde détresse.

Voici venir le triomphe de l'artiste. Le marbre seul reproduira les traits de sa douleur et de son angoisse : Et bien que tous les détails de cette scène navrante ne se présentent pas tous à la fois à nos yeux, néanmoins la souffrance la plus profonde est toute reproduite dans le chef-d'œuvre inanimé du sculpteur.

Voilà, Messieurs, ce que l'on se sent forcé d'admirer, comme malgré soi, en contemplant le groupe de la "Mater dolorosa," chef-d'œuvre du célèbre Bouchardon.

Le gladiateur expirant, nous fournit encore un semblable exemple.

L'imagination rappellera bien au poète qui contemple la statue, qu'elle exprime encore l'agonie de Laïus ; ou de celui qu'assassinèrent sur l'autel de la Pitié, les Athéniens en furie ; ou du Goth, entraîné de ses lointaines forêts, et immolé dans le Colisée, pour servir d'ornement à une orgie romaine.

Mais, quelle que soit la suite de circonstances qui peut avoir amené le barde à se représenter cette scène de souffrance de mort, il est au-delà du pouvoir du poète de rien ajouter à cette même scène.

Ce guerrier intrépide, dans les dernières convulsions de la mort, "s'appuie sur son coude ; son front vaillant saura mourir, mais conquerra l'agonie, sa tête s'affaisse graduellement, et de sa blessure béante, son noble sang s'échappe, goutte à goutte, semblable, a dit Byron, aux premières gouttes de pluie d'un gros orage d'été."

Quel artiste habile, autre que le sculpteur, pourrait retracer l'angoisse de cet instant, où l'âme irritée s'arrache de sa dépouille mortelle ! Quel autre talent saurait dépeindre ce regard, contracter tous ces muscles, et nous manifester ainsi le héros, dans ses derniers instants, exhalant de sa large poitrine, son dernier soupir, luttant encore pour la victoire, jusque dans les derniers embrassements de la mort ?

Ce fut par des chefs-d'œuvre comme ceux-là, que l'Athénien idéalisa la matière, communiqua le souffle de vie, et revêtit d'une beauté splendide, des matériaux informes et inanimés. L'artiste triomphait en même temps que l'orateur. Démosthène et Phydias, sont les créations les plus sublimes du paganisme.

La poésie de la Grèce, s'impreignit des erreurs de sa mythologie. Les dieux d'Homère sont moins

dieux que ses héros. Mais quand plus tard, dans un siècle plus éclairé, on eut moins égard à la fable religieuse, et que l'intelligence Athénienne se voua à la culture des Arts libéraux, alors vint le triomphe de l'Éloquence, et le ciseau atteignit sa plus haute perfection sous les mêmes influences.

La Peinture et la Musique ne purent pas encore atteindre leur plus haut degré de perfection. L'appréciation la plus délicate de la beauté physique, jointe à un raffinement de sensualisme, était suffisante pour faire parvenir à l'excellence, dans les œuvres du ciseau : et comme aucun peuple n'a jamais possédé ces deux traits caractéristiques, au même degré que les Athéniens, il en résulte que la splendeur de la sculpture Grecque, surpasse tout ce qui l'a précédé et suivi.

Ces mêmes éléments ont élevé au plus haut rang leur Tribune. Les efforts les plus hardis de leur éloquence et de leur habileté artistique en appellèrent constamment à des sentiments purement humains, et à des motifs terrestres.

Le Christianisme, au contraire, puisant à une autre source, donna naissance à une plus sublime éloquence aussi bien qu'à un art plus relevé.

Le paganisme fut surtout riche d'expression, beau, fini, doux, tendre, poli, mais non spirituel. Et comment aurait-il pu l'être ? Il pouvait bien donner une forme et une expression à l'idéal le plus exalté de la beauté physique dans la figure d'un *Apollon du Belvédère* ; il pouvait bien imprimer au *Jupiter* de Phydias, le sceau de la majesté du maître des Dieux ; il a bien su tracer le dévouement maternel de *Niobé* en pleurs ; même il a imprimé au marbre inanimé toute l'agonie d'un *Laocoon* ; et lorsque, dans un siècle plus récent, les *Médécis* tentèrent de faire revivre l'art payen, il sut transformer le bloc le plus dur, en sensualisme le plus licencieux.

Mais le paganisme ne put jamais faire parvenir à sa plus haute excellence l'art du peintre.

On nous a beaucoup vanté la peinture Grecque ; il ne nous en reste cependant aucun vestige. La nature des matériaux employés peut avoir contribué à sa perte : mais on aurait su la reproduire sous mille formes différentes et durables, si elle avait égalé les chefs-d'œuvre de leur *Statuaire*.

Le Christianisme donna naissance à l'excellence artistique dans les œuvres du crayon, en lui fournissant sa qualité essentielle, la beauté surnaturelle. Le pinceau ne put supplanter le ciseau, que lorsqu'il emprunta à la religion ses plus ravissantes couleurs.

Le même génie qui sut inspirer le Patriarche à la *bouche d'or*, le grand *Chrysostôme*, de Constantinople, put seul produire le *Dernier Jugement* ou la *Transfiguration*. L'artiste n'a fait que réaliser, que prêter une forme et une expression aux sublimes conceptions du plus grand des orateurs. Tous deux se sont désaltérés aux sources vives des eaux qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle.

Quel est celui qui en contemplant les cartons de Raphaël, qui même, ne les ayant vu que reproduits avec tous les désavantages du stylet du graveur, n'a pas senti, qu'au peintre, seul, il appartient d'exprimer les sentiments de la dévotion la plus tendre du cœur de l'homme. Et encore, qui n'a pas observé le tableau comme s'animer, sous les plus humbles productions du crayon ! Qui, en contemplant le portrait de sa mère, n'a point senti son cœur battre d'amour pour celle qui lui donna le jour ! Qui n'a pas senti vibrer toutes les fibres de son cœur en présence du tableau qui lui rappelait les scènes de jours heureux ! Qui

peut ignorer que les plus nobles sentiments du cœur de l'homme ont rendu hommage au crayon et au pinceau ? Hogarth, dans son tableau célèbre du "dis-solu," (the Rake's progress), consacre éloquemment les deux grandes doctrines, la récompense de la vertu, et la punition du crime.

Mais quand un coloris céleste jette son reflet sur le canevas, et qu'un François d'Assise contemple les secrets du Ciel, et dans sa vision, laisse entrevoir à notre regard terrestre, la splendeur mystérieuse qui le détache des vils intérêts de la terre ;—quand encore l'héroïque Laurent agonise sur des charbons ardents ; ou mieux encore, lorsque l'artiste gravit le sentier sacré du Calvaire, et ose aborder le tableau le plus sublime, et le plus triste qu'ait jamais contemplé l'œil de l'homme, nous rendons à ce chef-d'œuvre un hommage qui témoigne, qu'à l'artiste il appartient de dominer les plus nobles émotions de l'âme humaine, et de nous transporter même sur la montagne de Dieu.

Messieurs, voilà encore l'éloquence. Voilà l'art qui atteignait rapidement son plus haut degré de perfectionnement, quand la parole éloquente d'un pauvre moine déchaussé soulevait l'Europe entière, et l'enrêlait sous l'étendard de la croix. Voilà l'art qui touchait à son apogée, quand l'admirable Bernard, aux pensées inspirées, dominait, par sa parole brillante, les multitudes accourues à sa voix.

Et si, de notre temps, l'orateur manie le sceptre de son influence dans des bornes plus restreintes, l'artiste aussi est réduit à voler moins haut. Les mêmes causes les font parvenir à l'excellence. Les mêmes influences en affaiblissent la puissance, et s'opposent à leur perfection.

La musique dans ses premiers débuts, ne fut que l'auxiliaire de la poésie, et elle ne peut s'arroger un caractère distinct, qu'au milieu de la civilisation la plus éclairée.

Le barde et sa lyre, sont les reminiscences d'un siècle grossier. Tant qu'ils demeurent unis, le musicien, c'est le poète. C'est ainsi que les chants et les ballades d'un peuple, tiennent un rang plus élevé, comme productions de génie poétique, que comme compositions musicales.

Mais, quand on a atteint un plus haut degré de culture sociale, si la muse se joint à la lyre, alors la renommée du poète perd de son éclat à l'ombre de celle du ménestrel. C'est ainsi que les noms de Rossini, Boyeldieu et Von Weber, sont familiers au plus grand nombre d'entre vous, quoique probablement, vous n'avez jamais connu, ni même désiré connaître ceux des écrivains de drames que le génie musical a ainsi immortalisés. Tous connaissent la Norma de Bellini, le Figaro, et la Flûte enchantée de Mozart, le charmant Barbier de Rossini ; qui me nommera le poète qui a fourni au musicien ses vers harmonieux ?

Mais le caractère distinct de la musique, c'est l'éloquence, non la poésie.

On la reconnaît ainsi éloquente, quand le clairon sonne la charge, aussi bien que dans les accords majestueux de l'orgue. Elle est éloquente dans le *Messie de Handel*, dans le *Requiem de Mozart*, dans le *Stabat de Rossini*, et surtout dans le plus sublime effort de l'art du compositeur, dans les *Sept paroles* de Haydn.

Sa puissance éloquente se fait également sentir dans les plus humbles efforts.

Qui, ayant entendu les sons du cor, adoucis par le lointain, et rendus plus doux encore, par quelque tendre souvenir d'enfance, ou d'amis éloignés ; qui, en pays étranger, entendant la mélodie nationale de sa chère patrie, n'a pas reconnu l'influence étroitement

alliée du musicien et de l'orateur ? Tous deux, au premier son, ils réveillent mille souvenirs chéris, et par un appel irrésistible à nos sympathies, ils nous façonnent à leur gré.

La musique a partout ses triomphes. Elle embellit les saints offices du culte ; communique le charme le plus réjouissant à une fête, et l'attendrissement le plus vil à la douleur.

Sa puissance atteint aux plus sublimes élans.

Elle a proclamé l'angoisse plaintive de Marie, les réjouissances des armées célestes, le mugissement de la vague, le doux murmure de la brise, le tonnerre des combats, le gazouillement du rossignol, le frizelis du feuillage, les merveilles de la création, et le dernier soupir du héros expirant.

Au musicien aussi appartient la plus grande gloire du peintre, d'avoir consacré à la Religion, ses œuvres les plus belles.

Mais la lyre surpasse le canevas, par la variété de sa puissance, qui nous paraît être presque sans bornes, si un art nouveau et plus sublime encore, ne venait réclamer la sculpture, la peinture et la musique pour ses servantes.

Car, de même que la poésie, dans sa forme la plus parfaite, emploie toutes les puissances de l'esprit, et toutes les figures et ornements du discours, de même l'architecture embrasse tous les plus sublimes efforts de l'artiste.

De même que dans le poème épique le plus régulier, nous rencontrons la plus haute éloquence, de même aussi, dans la magnifique cathédrale nous trouvons la perfection de tous les arts.

Le parvis sacré, la toile sainte, et l'orgue solennel, semblent faire partie des arceaux obscurs, des longues nefs, de la voûte ciselée et de la flèche altière, qui, comme un doigt de géant, nous indique le ciel.

L'art combiné de cette manière, tous ces charmes ainsi groupés ensemble, c'est la poésie. Dans ses efforts isolés, semblables aux productions de l'orateur, son influence fut grande, il est vrai, mais non durable.

Le beau, sous sa forme individuelle, appartient également au sculpteur, au peintre, au musicien et à l'orateur. Mais il n'appartient qu'au poète et à l'architecte d'entrelacer ensemble toutes les lignes et les nuances de la beauté physique et surnaturelle.

Cependant réunis ou séparés, les beaux-arts répandent un grand lustre sur la civilisation qui les appelle à l'existence : et les productions de l'artiste, tout aussi bien que celles du poète et de l'orateur, indiquent clairement, le point d'avancement social atteint par chaque nation respective.

De là, il résulte que le pays qui ne s'est jamais créé de littérature distincte, n'a jamais possédé un art national.

Partout, le bon goût et le génie doivent nécessairement triompher ou faillir.

LA MAMAN DE HUIT ANS,

PAR MADAME LA COMTESSE DE COLMAR

(Suite.)

Sophie fit une grimace de mécontentement ; elle était habituée à voir tout céder à ses caprices, et trouvait sa mère bien pleine de sévérité.

—Que vais-je donc faire aujourd'hui, reprit-elle, en allant appuyer son front contre la croisée ? Voilà qu'il pleut, et nous ne pourrions sortir ! Que le temps me semblera long ! Et à vous maman ?

—Je crains bien, au contraire, que la journée ne soit trop courte pour tout ce que j'ai à faire.

—Je voudrais bien avoir beaucoup à faire ! je ne m'ennuierais pas tant ! Mais une fois que j'ai pris ma leçon de lecture, je n'ai plus rien qui m'occupe.

—Il ne tient qu'à vous d'être occupée, et d'une manière bien agréable. Il est temps que vous appreniez l'écriture, la grammaire et la géographie ; mais je veux attendre, pour vous les faire commencer, que vous ayez mérité d'être ainsi traitée en grande fille !

—Oh ! ce ne sera pas cela qui sera une récompense, c'est au contraire bien ennuyeux ; et plus tard je commencerai, mieux cela vaudra. Ma tante et ma bonne me disent toujours que j'ai bien le temps d'apprendre toutes ces choses ; que lorsqu'on est riche, on n'a pas besoin de se fatiguer à étudier ; que c'est bon pour les enfants qui seront un jour obligés de gagner leur vie.

Madame Wilson soupira en entendant la réponse de sa fille. Elle adressa dans son cœur une prière à la Sainte Vierge, afin que celle-ci daignât l'aider dans sa tâche difficile. Il en coûtait beaucoup à son amour maternel d'être toujours froide et sévère avec sa fille unique, dont elle avait été si longtemps séparée, mais sa conscience lui disait qu'avant tout, elle devait tout faire pour sauver ce jeune cœur, et redresser ce jugement inexpérimenté, qu'une mauvaise éducation avait complètement faussé.

Mais elle comprenait que sur ce caractère, rendu rebelle par de coupables complaisances et de serviles flatteuses, les reproches continuels auraient peu de prise, et finiraient au contraire par lui aliéner les affections de sa fille. Cette fois donc elle se tut encore, mais résolut plus que jamais d'essayer de la corriger par des leçons mises en pratique.

—Que faites-vous donc là, maman, avec tous ces morceaux d'étoffe ?

—Je vais en faire des chemises, des jupons, des robes et des tabliers pour Rosa et ses frères.

—Ah ! comme c'est petit ! que c'est joli ! C'est comme lorsque je travaille pour ma poupée de cire. Ma tante a trouvé que je lui avais très-bien fait son trousseau. Adèle m'a très-peu aidée.

—C'est vrai ! j'ai été bien agréablement surprise en voyant que vous savez bien coudre.

—Mais alors je pourrai peut-être vous aider à travailler pour ces pauvres petits ? demanda timidement Sophie.

—Volontiers, répondit madame Wilson, heureuse de la voir si promptement à participer à une œuvre de charité ; voilà le bas d'une robe que vous pouvez ourler.

Sophie s'y mit de tout cœur, et bientôt finit son ourlet, et fit, de plus une petite chemise.

Huit jours se passèrent dans un travail assidu. Dès le matin, Sophie se levait et n'acceptait l'aide d'Adèle que pour les choses que vraiment une enfant de son âge ne pouvait faire seule. Sa petite figure, toujours épanouie et souriante, exprimait la satisfaction intérieure, et les caresses de sa mère étaient sa douce récompense.

Rosa revint chercher les effets confectionnés, et cette fois elle fut reçue par Sophie, qui, descendue la première, était occupée à terminer une petite robe. Madame Wilson ne se fit pas attendre, et commença à plier les objets pour en faire un paquet. En prenant la robe que Sophie venait d'achever, elle entendit quelque chose sonner dans la poche. Elle y mit la main, et fut surprise d'en retirer douze francs en peti-

te monnaie blanche. Elle regarda sa fille qui, rouge et confuse, baissait la tête.

—Qu'est-ce donc, et qui a mis là cet argent ?

—C'est moi, Maman ! c'est l'argent que ma tante m'a donné l'autre jour, pour m'acheter, chez le marchand de jouets, ce petit mouton qui bêlait tout seul. Hier au soir, après avoir dit ma prière et m'être couchée, je pensais à Rosa, je me suis rappelée ce qu'elle nous avait dit de son loyer et de son propriétaire. J'ai trouvé que maintenant qu'elle allait avoir de bons habillements chauds, ce serait bien dommage de ne plus avoir de maison... et alors... je me suis dit que je pourrais bien plutôt me passer de mouton, qu'elle et toute sa famille de maison ; et comme l'argent était bien à moi, je l'ai mis là pour qu'elle la trouvât et qu'elle fût contente. Mais je n'ai rien voulu dire, parce que je voulais qu'elle pût croire qu'il venait de vous, et qu'elle vous aimât et vous remerciât encore davantage :—vous le méritez bien plus que moi.

Madame Wilson attendrie serra sa fille sur son cœur. Elle sentait que la place était gagnée ; que là où régnait une si tendre charité, le vice ne saurait jamais pénétrer, et que les fautes s'effaceraient et disparaîtraient à un si doux contact. Aussi, comme récompense, il fut convenu que le dimanche suivant on irait voir Rosa chez elle. Celle-ci repartit avec ses petits trousseaux, ses douze francs, et vingt autres que madame Wilson y ajouta. Avec quel bonheur elle reporta chez elle tous ces trésors, et les étala aux yeux émerveillés de son père et de toute la jeune famille ! Puis elle courut à l'atelier raconter sa bonne fortune. Là aussi, il y avait fête. Une des dames protectrices de l'œuvre, venait d'écrire à mademoiselle Pauline, pour inviter toutes les petites ouvrières à aller passer une journée à sa maison de campagne. Comme l'ouvrage ne pressait pas en ce moment, il avait été convenu que l'on ferait dès le lendemain cette partie de plaisir. Les beaux habillements de Rosa eurent donc une prompte étrenne, et le cœur de la pauvre petite battait bien fort quand elle s'éveilla le matin de ce grand jour.

C'est que c'était un événement dans sa vie. Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais mis une robe neuve ; elle n'était jamais montée dans une voiture, et elle n'était jamais sortie de Londres !

La journée s'annonçait brillante, et Rosa se para de son simple petit costume avec une joie innocente et naïve. Son père la contempla d'un air fier et attendri.

—Quel bonheur, chère enfant, que vous puissiez enfin jouir d'un des plaisirs de votre âge ! Que Dieu bénisse nos bienfaiteurs !

—Oh ! oui, père ! c'est vrai, et que je m'unis bien à cette prière ! Mais je ne suis pas tout à fait heureuse ; je vous voudrais tous avec moi ! Quel dommage que ces chers petits ne m'accompagnent pas !

—Adieu, Rosa ; amuse-toi bien, lui dit Jacques.

—Reviens bientôt, ajouta Robert.

—Rapporte-nous des gâteaux, dit le petit Georges.

—*Embasse, embasse Baby*,—balbutia la petite Caroline, qui n'avait pas encore deux ans.

Quand Rosa arriva à l'atelier, elle trouva ses compagnes toutes prêtes, et se disposant déjà à monter dans deux énormes chariots, que l'on avait envoyés pour les chercher. Elles étaient une trentaine. On fut quelque temps à s'organiser, mais on ne tarda pas à partir au milieu des cris joyeux de la troupe enfantine.

III

La plupart de ces jeunes filles n'avaient jamais vu la campagne; elles avaient été depuis leur naissance, toujours enfermées dans ces misérables cloaques de Londres, où l'air et la lumière ne pénétraient qu'avec peine. Aussi ce furent à chaque instant des cris de joie incessants. Les petits jardins entourant de fraîches maisonnettes, toutes couvertes de lierre, de clématites ou de rosiers grimpants, les émerveillaient; les champs de blé avec leurs épis dorés par le soleil, et leurs brillants coquelicots et leurs jolis blquets éveillaient l'admiration et la curiosité. On n'avait jamais entendu parler de la moisson, et ce furent des questions sans fin.

Rosa était fascinée; elle retenait sa respiration, elle n'écoutait rien, elle ne parlait pas: il semblait qu'elle voulût concentrer ses cinq sens dans celui de la vue. Ses yeux erraient partout: des grands arbres, qui parfois ombrageaient la route; aux murs couverts de verdure; des jardins émaillés, dans lesquels brillaient des fleurs de toutes les nuances, rendues plus étincelantes par les gouttes de rosée qui étaient encore éparses sur leurs feuilles ou amassées dans leur calice, aux moulins à vent, qui agitaient leurs grandes ailes et lui causaient des étonnements profonds. Avait-elle jamais été aussi heureuse! Mais son cœur maternel?... — Pourquoi n'emploierai-je pas ce mot! — Il est juste, car ce cœur d'enfant renfermait, d'instinct et prématurément, tous les trésors de vigilance, de dévouement et d'abnégation qu'inspire cet amour de la mère! — Son cœur maternel pensait aux chers absents, et ne se consolait de ne point les voir à ses côtés, qu'en songeant à toutes les merveilles qu'elle aurait à leur raconter!

La route ne parut longue à personne et on fut presque tenté d'exprimer un regret lorsque l'on arriva à la grille du château. On descendit, la maîtresse de maison et plusieurs autres dames étaient réunies pour les recevoir. Elles furent accueillies avec la plus bienveillante affabilité.

— C'est un jour de fête, mes jeunes amies, leur dit leur excellente patronnesse, donnez-vous-en à cœur joie. Pensez que vous êtes chez vous et faites-en tout à votre aise. Mais souvenez-vous que la cloche est le signal du rappel.

La bande se dispersa bientôt; on alla courir dans le parc, on visita les serres chaudes. Rosa s'écia qu'elle pourrait passer des journées entières à admirer et à respirer le parfum de ces mille fleurs aux couleurs et aux formes si variées. Elle demanda timidement au jardinier, la permission de ramasser quelques roses fanées, qui étaient tombées à terre, et les mit respectueusement dans son mouchoir, qu'elle noua aux deux bouts. Les lapins, la basse-cour, la faisanderie, le chenil, les écuries, tout fut inspecté.

C'était presque un conte des *Mille et une Nuits* pour ces enfants de la Cité et des ateliers. Rosa croyait rêver. Ces oiseaux à la fière aigrette et au plumage doré pouvaient-ils être vivants? N'étaient-ils pas peut-être quelques-unes de ces jolies fées qui revêtaient toutes les formes pour tromper ou charmer les yeux?

(A continuer.)

LETTRES A MA NIECE.

DE L'EMPLOI DU TEMPS.

Un de nos plus importants devoirs devant Dieu et devant nous-mêmes est de donner un bon emploi, au temps qui nous est accordé pour notre courte vie; et pourtant, quel usage en fait-on trop souvent? et combien peu de gens savent l'estimer à sa juste valeur. — *Rendez-vous compte de toutes vos heures*, dit un ancien, *afin qu'ayant profité du présent, vous ayez moins besoin de l'avenir.* — Apprendre à vivre, c'est-à-dire, à faire un bon usage de la vie, voilà donc quelle doit être une de vos principales études, ma chère nièce, et si vous voulez l'aide de ma vieille expérience, je mets sur le champ mes avis à votre complet service.

Le temps, pour une femme chrétienne, doit se diviser en trois parts: celle de Dieu, celle de sa famille ou de sa maison, et celle du monde, c'est-à-dire, les heures données aux devoirs et même aux plaisirs que la société nous impose et nous offre! Et songez sérieusement que la vie n'est pas dans l'espace du temps, mais dans l'emploi que l'on en sait faire. La nature nous fait un besoin de l'occupation; la société nous en fait un devoir; l'habitude nous en fait un plaisir; et les paresseux ne sont jamais que des gens médiocres en quelque genre que ce puisse être.

« Il en est de beaucoup d'entreprises comme de battre le briquet, disait un jour gaiement Mme la marquise de Maintenon, *(alors les allumettes chimiques n'avaient point encore été découvertes.)* on n'y réussit que par des efforts réitérés et à l'instant où l'on désespérait du succès: le temps, c'est notre briquet; sachez donc le frapper avec adresse, ou sans cela gare aux coups que vous pourriez recevoir sur les doigts!... » — Et la sage marquise avait bien raison; car le temps est comme l'argent; n'en perdez pas, et vous en aurez assez, pour arriver à tout ce que vous voudrez entreprendre.

Je ne vous parlerai dans cette lettre, ni de ce que vous devez à Dieu, ni de ce que vous devez au monde, je réserve cela pour une autre conversation; je vous parlerai seulement de ce que vous devez à vous-même, et comme jeune fille, pour acquérir des talents, et comme jeune mère, si un jour vous en avez les saints devoirs à remplir.

Prenez l'habitude d'un travail réglé; à telle heure chaque jour, telle chose doit être faite; l'ordre se voit dans la vie des femmes comme dans leurs armoires.

N'éteignez point en vous le goût des arts; il faut seulement le bien diriger; ainsi n'effleurez pas chaque chose; mais appliquez-vous à en faire sérieusement et bien une seule, de façon à ce que ce talent puisse suffire à vos besoins dans le cas malheureux, où vous seriez réduite à la pauvreté; car votre travail alors, vous donnerait l'indépendance avec l'existence.

Il est bon aussi que les jeunes personnes s'occupent de connaissances solides; et l'histoire des personnages justement célèbres, élève l'âme par les belles actions qu'on y rencontre. — Ce que vous devez chercher à bien savoir avant tout, c'est l'histoire de votre pays; — ce que peu de gens, je vous le dis tout bas, savent d'une façon satisfaisante. — Je voudrais aussi que vous fissiez chaque jour un peu de lecture morale; car ainsi, l'on prend tout naturellement du goût pour la vertu; et il se fait chez vous une impression insensible qui tourne toujours au profit des mœurs. Quant à la lecture des romans, je la blâme complète-

ment au contraire ; le moindre de leurs inconvénients est de mettre du faux dans l'esprit. Le roman n'est jamais pris dans la vie réelle ; ce sont de charmantes fictions qu'on fait miroiter avec plus ou moins d'art, et qui allument l'imagination, affaiblissent la pudeur, enfin portent le désordre dans l'esprit et dans le cœur. On ne peut donc pas trop éviter ces lectures qui laissent des impressions si fausses et si difficiles à effacer.

Faire un bon emploi de temps pour une jeune fille, est donc d'occuper ses heures de loisir à des choses sérieuses et amusantes, comme de cultiver les arts d'agrément, de se livrer à la lecture et à l'étude ; mais cela, bien entendu, après ces devoirs remplis comme fille chrétienne et comme bonne ménagère ; car la science est l'accessoire des femmes, il ne faut pas devenir une Philaminte au petit pied.

Passons maintenant aux devoirs des jeunes femmes, restriction toujours faite des heures employées aux devoirs de leurs maisons.

Les arts d'agrément et l'étude, qui occupent seuls les loisirs des jeunes filles, doivent être remplacés par elles, en partie du moins, par les saints devoirs de la maternité ; car l'éducation des enfants commence au moment, où ils sont encore dans leur premier berceau ; et qui ne sait que de la première éducation découle le bien ou le mal pour la vie tout entière !

Un des vices de notre époque, c'est que la plupart des jeunes mères ne considèrent trop souvent leur enfant que comme une petite poupée, seulement bien supérieure aux autres, puisqu'elle grandit, se remue seule, qu'elle parle, enfin qu'elle vit. Elles s'en amusent comme d'un charmant joujou, s'enchantent de ses gentillesses, racontent ses petits mots innocents, comme des chefs-d'œuvre d'esprit.—On est si heureux d'avoir un enfant qui annonce de l'esprit !—D'abord cela prouve que l'on en a soi-même.—Cet enfant, dont notre jeune femme fait une espèce d'idole, lui prend tout son temps, non pour l'employer au profit du pauvre petit être ; mais pour le tourmenter le plus souvent, pour l'affubler de toilettes ridicules, ou pour lui apprendre mille petites singeries qui paraîtront improvisées quand, devant des étrangers, la gentille marionnette devra jouer son rôle, pour la plus grande gloire de sa mère. Ce n'est donc pas jouer avec leurs enfants, que je recommande aux jeunes mères ; c'est de les surveiller utilement, en assistant à leur toilette de propreté, que souvent les domestiques font fort mal, et qui importe beaucoup à leur santé ; puis, de présider à leurs repas, qui trop souvent encore sont confiés aux soins des bonnes, nourrices ou gouvernantes, chargées spécialement de leurs enfants. Et qu'elles ne croient pas que ces petits soins puissent les faire déroger, et soient au-dessous d'elles ; de très grands personnages leur en ont donné l'exemple. Pour ne vous en offrir qu'une preuve, je vous citerai l'Empereur NICOLAS ; il était bien haut placé sur l'échelle sociale, n'est-ce pas ? Son temps était bien précieux, toujours utilement occupé ; eh bien ! chaque jour il présidait de son auguste personne, aux repas de ses enfants ; et, chaque matin, il les faisait laver en sa présence. Une jeune femme qui n'a pas les soins d'un grand empire à supporter, peut donc faire aussi bien que le CZAR, ce me semble !

Puisque je suis en Russie, j'y reste encore pour vous dire un mot de CATHERINE-LA-GRANDE. On lui demandait un jour comment elle parvenait à faire tant et de si grandes choses ?—En calculant mes heures, répondit-elle ; et en employant mon temps tout entier.

—Prenez cette maxime pour base de conduite, et vous vous en trouverez très bien, je vous assure !

Un des grands malheurs de l'oisiveté, ou du manque d'ordre dans l'emploi de son temps, est de laisser une trop grande part à l'imagination chez les femmes. —La folle du logis s'en empare alors, la fait voyager avec elle dans le pays des chimères ; lui fait croire que la vie uniforme est trop prosaïque, trop ennuyeuse enfin ; lui montre comme un bonheur la réalité de ces aventures dont les romans fourmillent ; et cette vie d'illusions trompeuses ne se borne pas seulement, trop souvent, à compromettre les intérêts du temps, mais elle sacrifie encore ceux de l'éternité.

Le travail est le plus sûr gardien de la vertu, c'est le bouclier des femmes.—“ Elle vécut chez elle et fit sa quenouille, ”—était la plus belle épitaphe de ces Dames Romaines dont l'histoire a su enregistrer les vertus austères et modestes.

Vous verrez au contraire trop souvent dans le monde, de ces femmes de trente à quarante ans, femmes si nerveuses, si tristes, si malades. C'est que l'ennui s'est emparé d'elles. Elles n'ont pas su régler utilement l'emploi du temps, elles se sont exposées aux inconvénients de l'oisiveté, d'une vie inutile ; et maintenant le monde, qui ne les adore plus, ne peut plus les satisfaire ; elles pleurent leur jeunesse perdue, tremblent devant la vieillesse qui marche à grands pas vers elles ; elles sont ennuyeuses et ennuyées, malheureuses et ridicules.

Évitez donc l'oisiveté, mon enfant : car je vous le répète, elle fomenté les passions, elle les fait naître, elle les nourrit ; en un mot, elle cause notre malheur en ce monde et en l'autre. Et malheureusement on ne s'en défie pas assez dans les classes élevées, chez qui trop souvent, au contraire, elle est devenue une habitude ; et croyez en ma vieille expérience. Ce qu'il y a de plus utile dans ce monde, c'est de savoir bien employer son temps ; car il en est du bonheur comme des montres, les mieux réglées sont celles qui se dérangent le moins.

MME. LA COMTESSE DE BASSANVILLE.

(A CONTINUER.)

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagation des mauvais livres.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 40 contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.

IMP. PAR DUVERNAY, FRÈRES, 10, RUE ST. VINCENT.